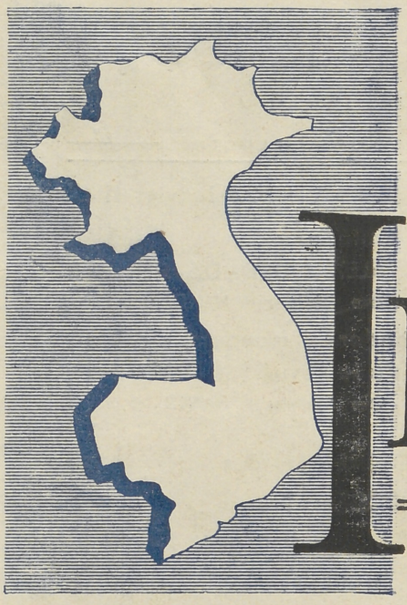
5e ANNÉE - N° 178



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

Tierce solution.

Chants et cris de la rue à Saigon (suite) .... E. BERGÈS.

Madame Jean Decoux.

Quelques remarques sur les derniers concours littéraires de l'Association Alexandre-de-Rhodes ..... NGUYÊN-VAN-TÒ.

Au Tonkin, il y cinquante ans.

Notre belle Indochine. — Images du Cambodge.

Les étudiantes et étudiants envoyés au Japon font du sport.

En marge de la Saison de l'Artisanat. — Le papier annamite ..... Paul BOUDET.

Souvenirs d'un éléphant du Darlac ..... Henry BARUÉ.

Au Jardin Botanique de Saigon.

La modernisation du Palais du Gouverneur de la Cochinchine.

LE N° 0 $ 50
JEUDI 27 JANVIER 1944

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année-No 178 — 27 Janvier 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

BIBLIOPHILES !

Le Tome II, édition de luxe des

PAROLES DU MARÉCHAL

(groupant les Tomes III et IV de l'édition ordinaire) est paru.

Adressez-vous à la

Librairie TAUPIN, à Hanoi.

Prix de vente : **10 piastres**

Envoi par poste recommandé : **10 $ 90**

Envoi contre remboursement : **11 30**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TIERCE SOLUTION

Je ne veux pour mon pays
ni marxisme ni capitalisme libéral.

Philippe PÉTAIN.

On pouvait lire ces jours-ci dans la presse, un communiqué de l'*O.F.I.* du 13 janvier 1944 ainsi libellé :

« Sous le patronage de l'Institut des études corporatives, l'ancien président de la Confédération Générale du Patronat Français, M. Gignoux, a fait une conférence sur « l'initiative privée » en régime corporatif ». Il a démontré que le régime corporatif réalise une synthèse harmonieuse des avantages du régime collectiviste et de ceux du régime libéral. Il a souligné que loin de supprimer l'initiative privée le corporatisme l'oriente en faveur de l'intérêt général.

» Le régime corporatif répond ainsi à l'esprit individualiste français traditionnel et ressuscite en même temps le vieil esprit communautaire des corporations. Il ne retourne pourtant pas vers le passé, mais s'adapte au contraire aux nouvelles conditions sociales, économiques, issues du développement industriel. »

Tous ceux parmi nos lecteurs qui ont lu les modestes exposés que nous avons publiés dans ces colonnes, il y a quelques mois, comprendront toute la signification de ces quelques phrases où se trouve condensé l'essentiel de la doctrine économique et sociale de la Révolution Nationale, formule de conciliation, de médiation, tierce solution qui dépasse à la fois le libéralisme et tous les étatismes dictatoriaux. Ce communiqué a évoqué en nous quelques pages de l'ouvrage remarquable de François Perroux, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Paris, intitulé *Capitalisme et Communauté de travail,* paru chez Sirey en 1937, dans lequel l'auteur a tenté, avec une rare perspicacité, de démontrer la nécessité d'un régime de communauté de travail qui concilie à la fois le libéralisme et le communisme, tenant compte à la fois de toutes les lois économiques et de l'essentielle dignité de la personne humaine.

Nous avons extrait de cet ouvrage, que nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs, cette conclusion qui illustre le récent communiqué de l'*O.F.I.* cité plus haut :

« Le régime de Communauté de travail constitue une *tierce solution* qui n'est ni du capitalisme, ni du socialisme planifié. Ce dernier point mérite un bref commentaire.

Dans la Communauté de travail subsistent propriété privée, marché, prix. Mais l'organisation et le fonctionnement, comme l'esprit animateur de l'ensemble, ne sont plus ce qu'ils étaient dans le capitalisme. Le prix, qui reste un procédé d'évaluation, n'est plus le maître de l'économie. Il est fixé par des groupes d'hommes en vue du bien-être de la communauté. Il ne résulte plus d'un mécanisme aveugle qui soumet l'homme à la loi de l'économie. L'économie fonctionne en vue de l'homme et sous son contrôle au lieu que l'homme soit au service de l'économie.

La recherche du gain monétaire reste à la base du système. Mais l'entrepreneur ne peut rechercher le plus grand profit qu'à l'intérieur des limites établies par la pression des groupes et aussi par le contrôle de l'Etat. En d'autres termes, une série de rentes, au sens technique du mot, et de super-profits se trouvent éliminés. En conséquence la formule de répartition se transforme. A l'économie en vue du profit pur et simple se substitue une économie en vue du profit limité par la considération du service social. L'entreprise n'est plus le lieu de domination d'un seul ou le centre d'un ajustement purement mécanique de forces anonymes : elle fait figure d'organisation au service d'une communauté de personnes.

Quant au collectivisme planifié, il est clair qu'il n'a aucun rapport avec la Communauté de travail puisqu'il est essentiellement une économie construite en dehors du complexe du marché et du prix. Son esprit est de même profondément différent. Le collectivisme planificateur admet des postulats opposés à la réalité : la possibilité d'éliminer l'intérêt individuel et de le remplacer par des mobiles désintéressés et surtout la possibilité non seulement de construire, mais encore d'inventer à chaque instant une économie parfaitement adaptée aux besoins réels, mouvants et complexes d'une société humaine. Au fond, les collectivistes planificateurs tiennent que l'homme peut se soustraire aux lois de la nature humaine et de la nature des choses. La philosophie de la Communauté de travail implique qu'il y a un ordre de la vie dont la raison humaine ne parviendra jamais, seule, à épuiser le sens.

Joseph Schumpeter, il y a quelques années, écrivait que les sociétés économiques évoluent vers une position qu'aucune étiquette traditionnelle ne permet de signaler exactement, la Communauté de travail est l'un des systèmes économiques intermédiaires vers lesquels l'évolution actuelle peut nous porter. Il peut être qualifié selon les préférences, soit un socialisme qui a profité de l'expérience, soit un « capitalisme qui tourne bien ». »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHANTS ET CRIS DE LA RUE A SAIGON

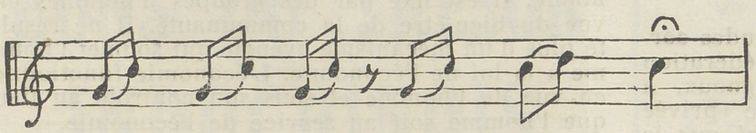
par E. BERGES *(Suite)* (1)

13. — La marchande d'œufs de cane couvés.

Elle est bien jeune pour vendre des « œufs de cent ans » ! Ceux-ci lui ont été légués peut-être par sa mère qui les tenait de la sienne..., etc...

Nous retrouverons certainement les canes de la conquête, à l'origine de ces œufs bien mauves, marbrés avec art, historiques et quasiment incassables...

Ecoutons Thị Ba qui tente l'amateur :



Hột vịt lộn vịt vữa không ?

(Œufs cane mélangés canard pourri ou non ?)



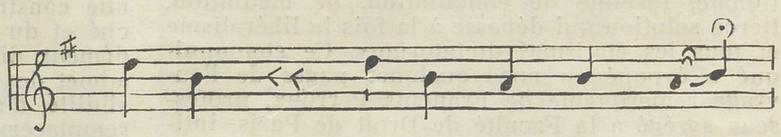
Elle propose un repas complet (le caneton est à point) au bouquet antique, qui sera parfait si l'on ajoute sel et poivre et la vertu de quelques herbes odorantes.

14. — Les marchands de « gâteau qui rampe ».

Le « banh bo » est ainsi nommé car à la cuisson, la pâte s'étale rapidement sur les moules et a l'air de ramper en ouvrant un tas de petits yeux. On coupe la pâte cuite en morceaux à sa guise.

C'est un Chinois à la voix forte et nasillarde qui monte la rue Pellerin en criant son « bánh bò », vers 9 heures du soir :

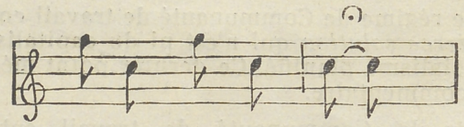




Bánh bò Bánh bò dầu chảo quảy.

(Gâteau ramper - gâteau ramper gâteau chinois.)

Le concurrent venu de Cholon, un jeune homme au verbe clair, vend du bánh bò et aussi des gâteaux de crevettes séchées. Il rythme son chant avec un tambourin mû à la main et que heurte un plomb ficelé. Il marche en mesure, indéfiniment, heureux, oubliant presque qu'il doit s'arrêter pour vendre du « gâteau qui rampe ».



Bánh bò Bánh tôm khô

(Gâteau ramper gâteau crevettes sèches.)

(1) Voir Revue *Indochine*, n° 162 du 7 octobre 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

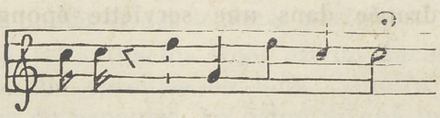
Une troisième marchande de bánh bò hante vers 4 heures du matin la place, encore sombre, du marché, où les autocars-gazo sont en partance. C'est une Chinoise, à la complainte douce et triste, qui a l'air de vous souhaiter bon voyage avec des larmes dans la voix :



Bánh bò cà - phê Bánh bò cà - phê

Elle vous offre en prévision des courbatures un petit déjeuner réconfortant : gâteau rampant et moka brûlant.

Enfin, une Cochinchinoise du Jardin de la ville vend également du bánh bò et des gâteaux ronds ressemblant à des oranges :



Ai ăn bánh bò bánh cam không ?

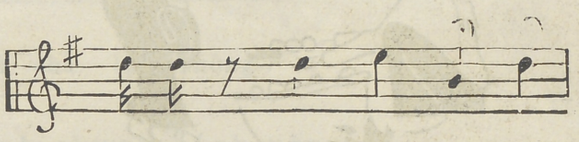
(Qui mange gâteau qui rampe gâteau orange ou non ?)

15. — **Les marchands de riz gluant.**

Les amateurs de xôi, riz gluant cuit à la vapeur, sont innombrables. Il est du xôi pour tous les goûts :

Voici dans de petits cornets en feuilles de cocotiers roulées, luisantes et fraîches : du riz gluant coloré en jaune ou mauve, du coco râpé, du sucre. Pour en fignoler la saveur, un soupçon de tamaris et de sel...

Qui veut du xôi bánh dừa ?



Ai ăn xôi bánh dừa không ?

(Qui manger riz gluant gâteau coco ou non ?)

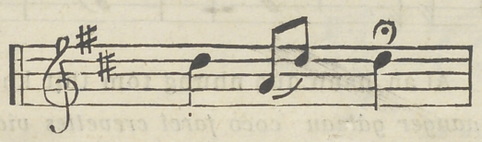
Aimez-vous mieux le :



Xôi đậu xanh nước dừa đường cát không ?

(Riz gluant haricots verts eau coco sucre poudre ou non ?)

C'est du riz gluant blanc avec des haricots verts, le tout humecté d'eau de coco sucré. Ou vos préférences vont-elles au :

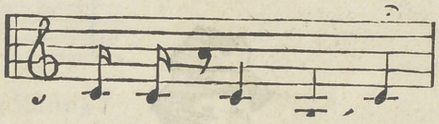


Xôi vị không ?

(Riz gluant anisé ou non ?)

Celui-ci mauve, rouge, jaune, a un goût de « vị » (saveur d'anis étoilé).

Pour les hommes, amateurs de « chum », au palais émoussé, voici le riz-alcool que vous propose un gars aux pommettes rouges et à l'œil papillotant : la voix est un peu râpeuse. Ce marchand a dû être, lui-même, son meilleur client :



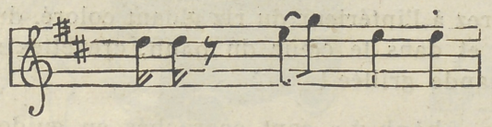
Ai ăn cơm rượu không ?

Pour deux sous, on a droit à une tasse de ce nếp en fermentation, à goût de « chum », qu'on peut délayer, si l'on a l'estomac délicat, dans de l'eau sucrée.

Qui mange du riz-alcool ?

16. — **Le vendeur de sang coagulé.**

Il hurle, abrité sous un immense panier :



Ai ăn huyết canh không ?

(Qui manger sang potage ou non ?)

Dans ce vaste panier voisinent des soucoupes bleues pleines de sang de porc frais coagulé. En croix, des lanières de foie de cochon grillé. Répandus sur le tout, cacahuète pilées, herbes odorantes, sel, poivre. Ah ! les belles couleurs !

« C'est vraiment fortifiant », m'a assuré le jeune vendeur tonkinois.

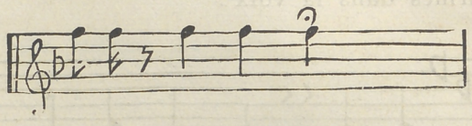
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

17. — La marchande de patate douce.

Elle est maigriote, sa voix est fade, douce comme la patate. Elle trottine dans Dakao, la tête drapée dans une serviette éponge, le panier plat en équilibre sur la serviette, plein de tubercules entassés, mauves, blancs, jaunes.



Elle flûte d'abord sans assurance :



Ai ăn khoai lang không ?
(*Qui manger patate douce ou non* ?)

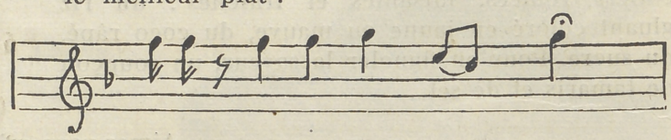
ensuite un peu plus fermement :



Ai ăn khoai lang bí không ?

La patate « bí » est bouillie à l'eau sucrée.

Elle chante enfin, ayant affermi sa voix, pour le meilleur plat :



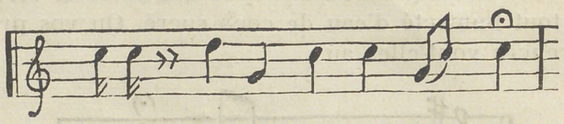
Ai ăn khoai lang nấu đường không ?

On peut calmer sa faim avec ces trois plats de patates.

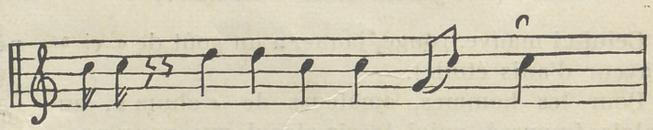
18. — Le cycliste aux paquets verts.

Que dit-il ? Que vend-il ?





Ai ăn bánh dừa nhưng tôm thịt không ?
(*Qui manger gâteau coco farci crevettes viande* ?)



Ai ăn bánh ú nhưng tôm thịt không ?
(*Qui manger* « bánh ú » *farci crevettes viande* ?)

Les « bánh dừa » et les « bánh ú » sont enveloppés dans des feuilles de bananier et vous découvrez à l'intérieur du riz gluant coloré, du coco râpé et dans le cœur du bánh, crevettes sèches et viande grillée !

Les « bánh ú » sont accrochés au guidon, les « bánh dừa » sont dans le panier de réserve, sur le porte-bagages. Le commerce roule !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

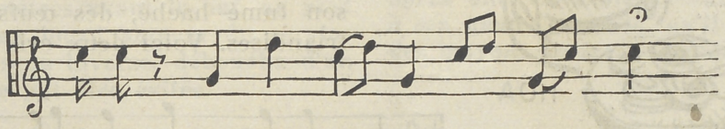
19. — La marchande de « bì cuốn » et de « chả ».

Le « bì cuốn » est constitué par une galette mince de pâte de riz blanche, qui se roule (« cuốn ») sur des herbes parfumées, de la peau de porc grillée coupée en fines lanières, de la viande hachée grillée, des champignons, des tranches de concombre. Condiments : nước-mắm, piment, filets de navet.

Les « chả giò » sont cuits sur un simple fourneau à charbon, qu'un nhỏ abrite du vent avec un parapluie un peu troué ; sa mère tourne adroitement dans une poêle à l'aide des baguettes, le cylindre odorant en pâte de riz qui renferme du porc, de la graisse, des crevettes à l'ail, parfois du poulet et des légumes parfumés.

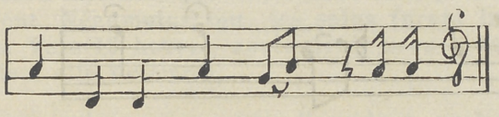
Le « chả lụa » (hachis soie) est un hachis de viande bouillie enroulée en long cylindre dans des feuilles de bananier. Le bâton de chả lụa est coupé et servi avec tous les condiments à portée.

La bonne odeur suffit à rameuter les chalands. La mère au parapluie y joint son petit air :



Ai ăn bì cuốn chả giò chả lụa không ?

20. — Le vendeur de « bánh chưng bánh nếp ».

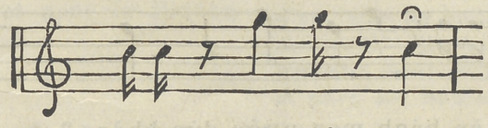


Ai ăn chả chưng bánh nếp không ?

Celui-ci offre un hachis au bain-marie de viande de porc avec les condiments et un gâteau de nếp dans sa feuille de bananier.

21. — Les fabricants de galettes de riz « bánh trắng ».

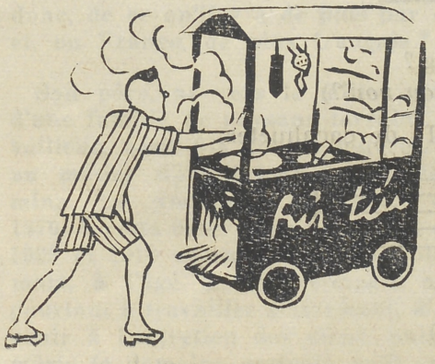
Un fourneau de plein vent, un éventail pour activer le feu, deux bà-già font les galettes : grandes comme des roues d'auto, petites comme des disques, mignonnes comme des soucoupes. Il y a la galette blanche non sucrée, la galette marron qui a du sucre roux dans la pâte. La galette sur le gril, se tord, se boursoufle de cent cloques, cuit, durcit. Enlevez !



Ai ăn bánh trắng không ?
(*Qui manger gâteau blanc on non* ?)

22. — Le chinois « hủ tíu ».

Il pousse sa voiture en grognant,



et s'arrête pour préparer un bol de bouillon au vermicelle avec poulet ou porc au choix, haricots germés, piment. Fatigué de croasser, il tape avec une baguette sur le bambou fendu qu'il tient dans sa main gauche tour à tour ouverte et fermée pour les sons aigus et graves : ti to, ti to, ti ti ti to....

Qui ne connaît la cadence et le bruit sec de l'appel du Hủ tíu, sinon la saveur de sa soupe ?



Hủ tíu thịt gà Hủ tíu thịt heo.
(*Viande poule viande porc.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

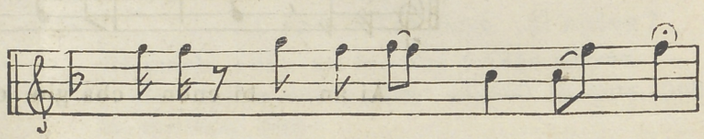
23. — Les marchandes de marmelade de haricots.



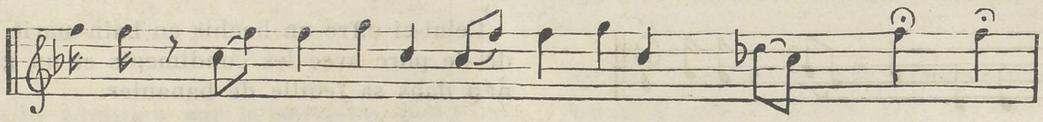
Ce sont les chanteuses du soir, les plus belles voix soprani...

L'avant-dernière note de leur chant est tremblée, cristalline, s'élève très haut, pour retomber agréablement sur une finale métallique qui vibre longtemps dans la nuit, comme un pincement de corde de guitare.

Ces artistes vendent du « chè đậu » à la tasse, marmelade de riz gluant et de haricots secs bouillis avec du coco râpé et du sucre en poudre, du « cháo đậu », pâte rougeâtre de haricots en bouillie, à laquelle on ajoute du mam chung, du poisson fumé haché, des œufs de cane et d'autres friandises. Voici deux cris caractéristiques :



Ai ăn bún canh cua chè đậu không ?
(*Qui manger des nouilles au crabe et de la marmelade de haricots* ?)



Ai ăn bột khoai bún tàu đậu xanh nước dừa đường cát không ?
(*Qui manger de la farine de patate, au vermicelle chinois, haricots verts, eau coco sucrée* ?)

24. — Le nhỏ marchand de bánh men.

Il en a plein sa touque vitrée. Ses gâteaux sont faits de farine de riz au men (levain) saupoudrés de haricots et de cumin, et à l'eau de coco.

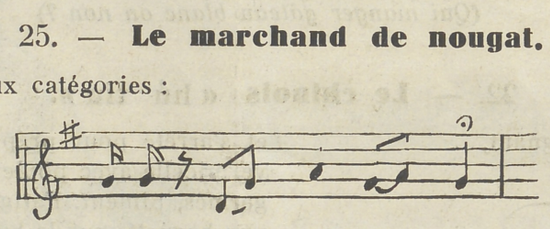
Il se promène sur le boulevard Charner, la touque au dos en criant :



Ai ăn bánh men nước dừa không ?

25. — Le marchand de nougat.

Il vend du nougat de deux catégories :



Ai ăn kẹo kéo giẻo không ?
(*Qui manger nougat étirés visqueux ou non* ?)

du nougat en gâteau de miel, en bâton, qui s'étire et qui glue, truffé de cacahuètes.



Ai ăn kẹo đục không ?
(*Qui manger nougat ciseau ou non* ?)

du nougat durci en plateau, qu'il coupe au ciseau de charpentier (duc) selon l'appétit de chacun.

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Madame Jean Decoux

LE matin du 6 janvier, à 6 heures, l'Amiral quittait Saigon pour une tournée d'inspection dans le Haut-Chhlong et les régions forestières du Cambodge du Nord. Son absence devait durer deux jours.

Matinale, à son habitude, autant que lui-même, Mme Decoux partait quelques minutes plus tard pour Dalat, où l'appelait le soin de sa maison.

C'est vers 11 heures que se produisit l'accident. Moins de quinze kilomètres avant le but, au pied de la dernière côte, un lourd autocar du service régulier, arrivant en sens inverse, déboucha d'un virage. La collision ne put être évitée.

Deux cyclistes qui survenaient, puis des automobilistes purent sans aucun retard apporter un premier secours à Mme Decoux, et la conduire à l'hôpital de Dalat. Ses blessures apparentes ne paraissaient pas graves ; mais elle se plaignait de douleurs internes, qui empirèrent vite, puis s'atténuèrent. Néanmoins tous les soins furent impuissants. Vers 16 heures, après avoir reçu l'extrême-onction, elle s'éteignit.

Ses premiers mots, après l'accident, avaient été pour demander qu'on prévînt l'Amiral. Elle tentait encore de prononcer son nom en expirant. Elle avait toute sa connaissance. La religieuse affection d'une femme au grand cœur, la Sœur Durand, entoura ses derniers moments. Elle mourut en pleine lucidité, non pas pieusement mais saintement, avec un calme et tranquille courage, offrant expressément à Dieu le sacrifice de son acceptation et de son ultime renoncement, pour la mission de l'Amiral, pour l'Indochine et pour la France.

***

Ses qualités de cœur et d'intelligence, sa raison, sa droiture, son bon sens, sa grâce s'harmonisaient en un équilibre qui était peut-être son trait dominant, et qui faisait d'elle l'incarnation de la vraie femme française. Comment ne pas voir un lien entre cet équilibre et ses origines, lorraines et savoyardes, campagnardes et paysannes par son père et par sa mère, toutes voisines, donc, de ce qu'il y a de plus pur dans notre race, et, en France, de plus français ?

Son père, né vers le milieu du dernier siècle d'une famille de paysans lorrains, intelligent, travailleur, était fils de ses œuvres. Il se préparait au métier d'instituteur, quand la guerre détermina sa vocation militaire. Combattant de 1870, il resta dans l'Armée, et prit sa retraite entre 1905 et 1910 comme lieutenant-colonel. Jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, il continua pourtant à travailler activement, d'abord pour subvenir à l'entretien des siens, puis en gérant lui-même le domaine agricole qu'il avait pu acquérir dans sa Lorraine natale, vers la fin de sa vie, accomplissant ainsi le rêve de toute son existence.

C'est comme officier du 30e de Ligne, à Annecy, qu'il fit la connaissance de celle qui allait devenir sa femme et la mère de Mme Decoux, et qui était elle-même fille d'un notaire de Thônes ; elle déploya dans son ménage les vertus familiales qui illustrent en France les femmes de la bourgeoisie provinciale, et mourut à l'âge de soixante ans, après une vie toute consacrée à son intérieur et à ses quatre enfants, qu'il lui fallait élever avec des moyens de fortune réduits.

***

Le hasard de la vie de garnison fit naître Mme Decoux dans une ville que des liens étroits devaient un jour unir à l'Indochine : à Orléans. Fille d'officier, sœur d'officiers, puisque ses deux frères entrèrent aussi dans l'Armée, elle appartenait à un milieu tout imprégné des traditions et de l'honneur militaires.

Elle fit de fortes études à Saint-Denis, dans ce magnifique établissement d'enseignement fondé par Napoléon pour les filles des membres de la Légion d'honneur, et où les directives de l'Empereur étaient toujours respectées : « Des règlements dressés par lui-même, est-il dit dans le « Mémorial », ordonnaient de n'y employer que ce qui aurait été confectionné dans la maison et par les mains mêmes des élèves. Ces règlements bannissaient toute espèce de luxe, la coquetterie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but, disait l'Empereur, que d'en faire de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes ». Mme Decoux garda toujours un attachement profond pour cette maison de la Légion d'honneur et pour les hautes leçons qu'elle y avait trouvées.

C'est en Haute-Savoie qu'elle rencontra en 1921 le capitaine de corvette Jean Decoux, lui-même à demi Savoyard par son père. Il devait partir peu après pour une campagne de deux ans dans le Levant, et l'épousa à son retour. Elle fut dès lors associée à sa double carrière maritime et politique, et, sauf une séparation de deux ans pendant sa campagne dans le Pacifique Sud, puis de quelques mois au début de son commandement aux Forces navales en Extrême-Orient, elle fut pour lui la compagne de tous les instants, à Paris ou à Toulon, à Londres, à Genève ou à Montreux quand des conférences internationales l'y appelaient, et même à Alger ou en Syrie lorsque l'Amiral y relâcha en 1938, et qu'à cette occasion elle visita la Grèce, Constantinople, la mer Noire, Beyrouth, l'Egypte. Tous ces voyages contribuèrent à parfaire la formation que lui avaient donnée ses études et sa culture. Déjà elle apportait à son mari dans sa tâche l'aide si précieuse qu'un grand chef peut attendre de sa femme ; et, déjà, elle représentait dignement à l'étranger la femme française.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Amiral Decoux était depuis septembre 1938 à la tête du secteur de défense de Toulon, lorsque l'Amirauté lui offrit le commandement des Forces navales françaises en Extrême-Orient. Il partit en avril 1939. Chose étrange chez elle, toujours si calmement confiante, Mme Decoux ne vit pas ce départ sans une vive émotion et une grande angoisse.

Il était convenu qu'elle viendrait le rejoindre pour la saison d'hiver. La guerre éclata dans l'intervalle. Avec cette résolution simple qui lui était naturelle, elle partit néanmoins comme elle l'avait prévu, et arriva à Saigon par le « Jean-Laborde », le 4 décembre, pour un séjour qui ne devait dans sa pensée durer que quelques mois. Au début de 1940, elle se rendit pour la première fois à Dalat. Avec l'Amiral elle visita Hué et Hanoi. Puis, au début d'avril, elle s'embarqua à Saigon pour le Japon, où elle comptait passer un mois avant de rentrer en France. A son retour, pendant l'escale de Saigon, elle voulait poursuivre son projet, malgré les mauvaises nouvelles d'Europe. On essaya de l'en dissuader. Après quelques heures d'hésitation, elle céda, et fit débarquer ses bagages. Elle ne devait plus quitter l'Indochine.

Quelques jours avant sa mort, rappelant dans quelles conditions elle avait abordé ce pays, elle écrivait qu'elle s'était prise pour lui d'un attachement si profond, qu'elle eût volontiers accepté d'y demeurer à jamais. L'Amiral savait répondre à son vœu secret, en décidant que son corps resterait dans cette Indochine qu'elle avait tant aimée, et à laquelle, à ses côtés, elle avait tant donné d'elle-même.

Elle est inhumée en un lieu auquel elle portait une affection particulière, au pied de l'abside de la Chapelle des Sœurs de Saint Vincent de Paul, à Dalat. Elle avait assisté, au début d'octobre, à la bénédiction de ce sanctuaire, qu'on venait d'achever ; il est dédié à Marie Reine de France ; c'est à lui qu'est destinée la Vierge de Jonchère. Elle en était la grande bienfaitrice. Elle animait de son inlassable et active charité tout le groupe d'œuvres qui en dépend, et qui a illustré en Indochine le nom de la Sœur Durand.

Il y a là comme une Cité de Dieu, une Cité du Bien, blottie à l'ombre de la Chapelle. Elle couronne une éminence qui domine à distance tout l'admirable paysage de Dalat. Battu des vents, un ciel immense le baigne de toutes parts. C'est vraiment l'un de ces lieux où souffle l'esprit, et que la nature prédisposait à la prière, aux œuvres de foi et de spiritualité.

⁂

L'Indochine a su quelle amie elle perdait en elle, quelle protectrice attentive et compréhensive. Et ç'aura été pour l'Amiral un adoucissement, peut-être, à sa peine, de voir l'immense, la fraternelle et la profonde émotion qui unissait autour de sa douleur tous les Français et tous les Indochinois bouleversés ; d'éprouver, dans la solitude de son deuil, l'unanimité de leur attachement, de leur affection.

Signés des plus grands noms ou des plus humbles, mille témoignages en sont parvenus au Gouvernement général. Qu'on nous permette de reproduire celui-ci d'un journal de Phnom-penh, qui est anonyme parce qu'il exprime le sentiment profond de tout un peuple :

« Tous ceux qui l'ont approchée, Français ou Cambodgiens, Indochinois ou étrangers, garderont d'elle l'image d'une grande dame, naturellement digne du haut rang où le destin l'avait portée.

» La voir, l'entendre, c'était immédiatement percevoir les rares qualités qui en faisaient l'ambassadrice des femmes de France en Indochine. Il ne venait pas d'elle un geste ou une parole qui ne fussent nuancés de cette indéfinissable distinction où se reconnaissent la perfection de l'éducation et l'aristocratie des manières.

» Elle savait être partout la première et partout mettait cette primauté au service de sa mission. N'avait-elle pas en effet, aux côtés du Chef à qui la France a confié la haute charge de gouverner l'Indochine en des temps difficiles, une mission à remplir, un message à transmettre ? Connaissant ce qu'elle devait au pays, elle l'a donné sans réserve, avec cette dignité dans le dévouement qui n'appartient qu'aux natures d'élite.

» Par là, le deuil du Chef durement frappé dans sa vie privée devient le nôtre à nous Français, à nous Indochinois, et nous autorise à mettre toute la spontanéité de regrets intéressés dans l'expression des sentiments de filiale et respectueuse sympathie que nous adressons au Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire de France dans le Pacifique. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



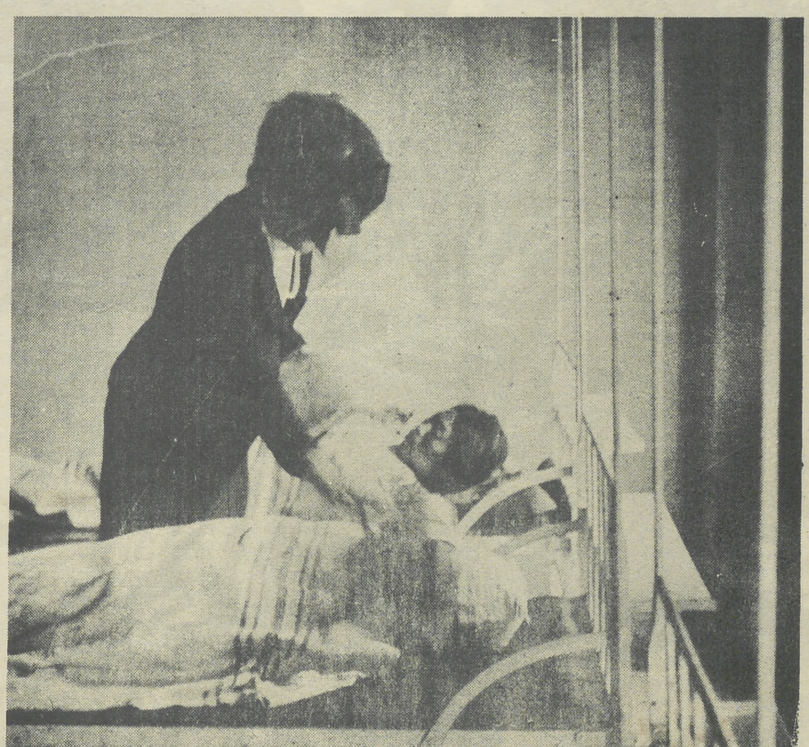
Photo J. LHUISSIER



Photo LOESCH

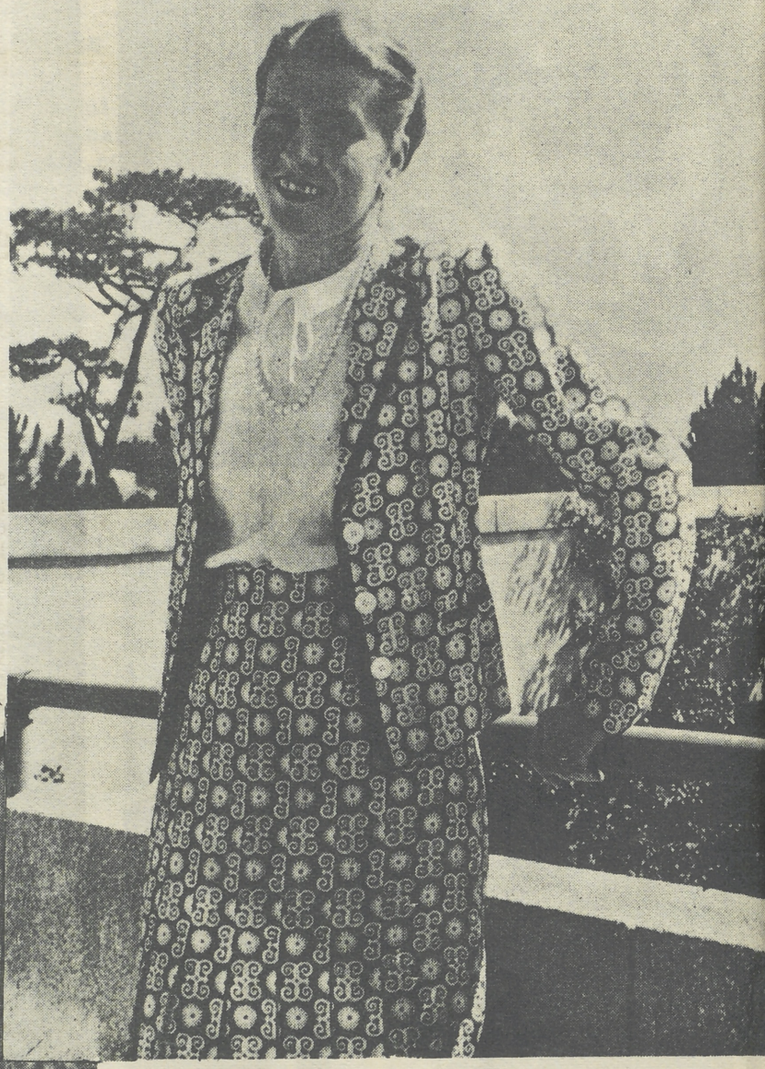






Université Côte d'Azur. Bibliothèques







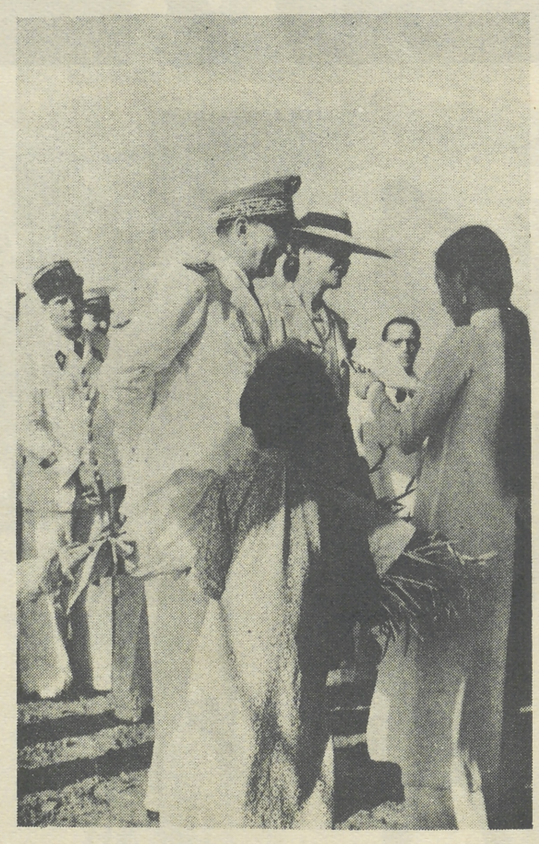


Photo J. LHUISSIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques remarques sur les derniers concours littéraires de l'Association Alexandre-de-Rhodes.

par NGUYỄN VĂN TỐ
assistant à l'Ecole Française d'Extrême-Orient

Les concours littéraires organisés en 1943 par l'Association Alexandre-de-Rhodes ont attiré 133 copies, dont 79 pour le prix Gia-Long (roman, étude, reportage) et 49 pour le prix Alexandre-de-Rhodes (traduction d'un ouvrage français). Cette affluence a quelque chose de réconfortant et même d'émouvant en un temps où les préoccupations matérielles semblent vouloir faire taire celles de l'esprit, où le labeur désintéressé trouve peu d'encouragement, où les traditions sont souvent battues en brèche. Des travaux comme ceux que l'Association récompense sont plus que jamais honorables : ils exigent aujourd'hui de l'abnégation.

Notons qu'en dépit des apparences, les traductions occupent une grande place dans la série des envois. Elles sont, dans l'ensemble, honnêtes, loyales, mais d'une lecture un peu pénible. Peut-être souhaiterait-on ici et là plus d'élégance dans le rendu. Il ne s'agit pas de ressusciter les éloquents à peu près des traducteurs de jadis, mais seulement de viser à plus de nerf et de mordant. Les candidats sont si préoccupés de suivre les contours du français, que leur annamite prend parfois des airs un peu naïfs et bonasses, et aurait besoin en plus d'un endroit d'être retraduit à son tour. Par contre, ils ne se préoccupent pas assez souvent de rendre la forme en même temps que le sens, et en plusieurs passages ils donnent à la pensée un tour qu'elle n'a pas dans l'original, ce qui n'est pas sans porter préjudice à l'exacte signification.

Certes, rendre dans une phrase annamite élégante et claire, l'idée d'un écrivain français, surtout d'un écrivain qui est à la fois un penseur et un styliste, est une entreprise toujours délicate et périlleuse, et les difficultés seront doublées, si le sujet traité appartient à l'ordre des abstractions les plus relevées. Il faut pour cela posséder à fond la langue française et connaître non moins solidement les ressources de la langue annamite. Et encore cela n'est pas suffisant ; il faut de plus être très familier avec l'auteur que l'on fait passer dans sa langue maternelle, car la manière propre de chaque poète ou prosateur doit être conservée, et l'on ne traduit pas La Fontaine comme Racine, ni Anatole France comme Bernardin de Saint-Pierre. En d'autres termes, le traducteur doit viser à rendre non seulement le sens et la pensée, mais encore le ton, la couleur et l'allure du texte traduit. Ainsi comprise, la traduction a une double utilité : elle oblige à étudier de près le sens des mots, à établir une comparaison perpétuelle entre les tournures propres aux deux langues, à pénétrer dans les finesses de l'usage ; et d'un autre côté, le traducteur, grâce à ses efforts pour reproduire les traits distinctifs de l'original, développe et perfectionne sa connaissance des moyens d'expression de sa propre langue. Il n'y a pas de traduction parfaite ; mais on peut toujours, sachant qu'on n'atteindra pas la perfection, chercher du moins à s'en rapprocher.

Le style de nos candidats manque non seulement de légèreté, mais parfois même de correction. Il manque, d'autre part, à presque tous leurs manuscrits, un chapitre d'introduction qui aurait situé l'auteur traduit dans son milieu historique et littéraire. En effet, il importait de donner, dès le début, au lecteur annamite les indications biographiques et bibliographiques essentielles, et de lui faire remarquer avec les détails nécessaires que l'auteur traduit n'est pas le seul grand homme de la littérature française, mais que c'est un de ceux dont le génie est à la fois mâle et étendu et qui, par suite, peut nourrir et tremper l'intelligence d'une nation.

Instruire le lecteur annamite, parler à son imagination, lui montrer que, malgré la diversité des temps et des lieux, l'homme est le même, féroce ou généreux, lâche ou courageux, menteur ou tenant ses promesses, orgueilleux ou modeste, et pour cela utiliser les leçons et les textes de la littérature française, telle est la tâche que certains candidats auraient dû remplir en traduisant les meilleures pages des grands écrivains et en faisant méditer des pensées actuelles, français connu, mais comme rafraîchi et pimpant ; et le mérite eût été incontestable de rajeunir sans farder.

Je ne m'étendrai pas sur les romans, contes, souvenirs de voyages, adressés à l'Association Alexandre-de-Rhodes pour le prix Gia-Long. On ne s'attend d'ailleurs pas que je puisse entrer ici dans le détail, ni aborder tous les points qui vaudraient la peine d'être un peu discutés. Je me contenterai de deux ou trois observations générales.

Dans les manuscrits présentés, les caractères des personnages, leurs sentiments, leurs faits et gestes n'offrent rien qui ne se rencontre dans le roman français et ailleurs. Leur langage est plus libre et leur morale plus relâchée. Les mœurs n'offrent rien non plus qui soit spécialement annamite ou particulièrement révélateur. Par ailleurs, le mélange des genres n'est guère heureux. A tout instant, le récit est interrompu par des listes interminables qui se poursuivent des dizaines de lignes. Le récit lui-même n'en est pas un. C'est parfois un ensemble incohérent et confus d'une poussière de menus faits sans aucun autre lien que l'espace dans lequel ils se meuvent.

Malgré des longueurs et en dépit de quelques fautes d'annamite, certains romans historiques se lisent plus aisément. Sans doute tout n'y est pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

également nouveau, l'information, comme il est inévitable, dans un sujet aussi spécial, est de seconde main, la composition est souvent lâche et flottante, mais des vues ingénieuses y sont mêlées à quelques exagérations évidentes.

Les études d'art, peu nombreuses d'ailleurs, sont, elles aussi, un peu longues et on ne peut arriver au bout sans fatigue. Certaines parties traînent, languissent. On dirait qu'à ce moment les auteurs commencent à se lasser. C'est surtout dans ces études qu'il aurait fallu réduire et retrancher. Sans doute, lorsqu'on a achevé de les lire, on connaît les doctrines esthétiques des auteurs, et l'on entrevoit même quelques idées des artistes qu'ils citent, mais on n'a rencontré aucun fait positif, je parle des plus élémentaires.

Autre défaut. La forme de leur exposé se ressent par trop du langage technique et abstrus en honneur dans certains ouvrages récents. Ce que je dis là n'est pas un cri d'alarme de plus sur l'affaiblissement d'une des disciplines de notre enseignement. Loin de là. J'entends seulement protester contre une prétendue décadence de notre langue qu'il plaît à d'aucuns d'appeler « crise » et qui n'est qu'une des multiples transformations auxquelles est liée l'histoire de tout langage. Cependant, en ce moment, l'évolution de notre annamite est compromise par une tendance exagérée à l'occidentalisation...

Nous sentons sans doute combien est estimable l'effort qu'ont fait les candidats pour approfondir et pour embrasser tout leur sujet. Dans le détail, nous trouverions à recueillir dans leurs ouvrages de très bonnes choses, alors même que les règles proposées seraient de fait moins rigoureuses que les auteurs ne l'affirment ; mais sur le point de départ des candidats, sur leur méthode, leur vocabulaire, nous aurions à faire tant de réserves que, finalement, leurs conclusions courent, à nos yeux, grand risque de rester encore à démontrer.

Ainsi, dans une étude sinologique que j'ai eu à examiner, il n'est pas facile de percevoir l'objet que s'est proposé son auteur. A en croire la préface, il s'agirait de montrer la part des emprunts que le bouddhisme aurait faits au confucianisme. Dans une série de chapitres sur le monde intelligible, la *Grande Etude* (Dai-Hoc), etc..., on voit défiler des textes des *Quatre Livres* chinois (Tu thu) auxquels sont juxtaposés des textes bouddhiques, sans qu'on discerne jamais de façon bien nette si, par le seul fait de ce rapprochement, l'auteur s'imagine avoir prouvé la dépendance directe des ouvrages bouddhiques à l'égard des *Quatre Livres* sur les points en question, ou bien s'il se borne à indiquer une affinité de pensée dont il n'aurait pas la prétention de définir autrement l'origine et le caractère. Le plus vraisemblable est qu'il croit à des emprunts directs, à peine digérés et assimilés ; dans ce cas, sa thèse, au lieu d'être nouvelle, est déjà ancienne et pourrait être un peu surannée, même abandonnée.

Passons maintenant aux travaux d'un intérêt plus limité, je veux parler des biographies.

Le défaut de ces travaux, c'est qu'ils nous offrent un grand nombre de documents, parfois contradictoires, dont on ne voit pas que les auteurs aient fait une critique sérieuse. Mêmes contradictions et même inconsistance dans l'étude des œuvres des personnages étudiés. Trop souvent aussi les auteurs s'en sont tenus à des conjectures que rien ne garantit. Plusieurs d'entre eux citent, il est vrai, beaucoup de textes, mais ils ne donnent aucune référence ; or, nous n'avons plus l'habitude de croire les gens sur parole, et nous tenons à vérifier au moins le sens du contexte. Il en va de même pour toutes les affirmations des biographes ; elles ne s'appuient que sur le crédit que leur personne peut inspirer. L'agrément de la forme devrait au moins servir d'excuse à des compilations de ce genre ; celles-ci y prétendront difficilement.

Les travaux sur les mœurs et coutumes, la morale traditionnelle, etc..., ne laissent pas non plus de causer un sentiment de déception à qui on entreprend la lecture dans l'espoir de trouver une information de première main sur le plus grand nombre de points possible, ou, à défaut, un groupement ingénieux de données connues. Certains auteurs font néanmoins réfléchir, ils réveillent du sommeil routinier et renversent les idoles du jour, notamment la plus redoutable et la plus tyrannique, celle du progrès ; ils agitent les questions les plus profondes de l'existence : bonheur, évolution morale, la religion et la science, le retour éternel, etc..., et montrent surtout combien est superficiel l'optimisme myope des apôtres de la félicité moderne.

Les croyants liront ces pages avec plaisir, car elles flatteront toutes leurs idées et leurs habitudes. Les autres ne les liront guère, car dès les premières lignes, ils pourront se convaincre qu'elles ne leur apprendront rien de nouveau : ce ne sont que des variantes d'un air bien connu. Tout au plus quelques irrésolus y pourront-ils trouver un motif de tomber du côté où ils penchaient déjà. C'est de l'eau de rose, et la génération actuelle a besoin d'un breuvage autrement énergique.

En somme, hormis quelques pages qui sont originales par l'inspiration et par l'art, les copies auxquelles je fais allusion nous apparaissent comme peu différentes des productions courantes. On y trouve tous les défauts des jeunes auteurs : le goût de l'amplification compliquée et mécanique, le pédantisme et l'enflure, peut-être à un degré moindre que dans la nouvelle école.

Nous paraîtrons bien trop sévères pour les candidats, en parlant si longuement des lacunes et des défauts d'ouvrages qui voulaient simplement mettre en œuvre des dossiers plus ou moins complets, composés au cours de lectures ou trouvés dans des papiers de famille. Mais, de nos jours, où le nombre des auteurs grossit à l'infini, où les volumes surgissent de terre avec une abondance néfaste pour la critique, il est du devoir de celle-ci de montrer, de temps à autre, que l'on ne s'improvise pas historien ou critique, qu'un travail de ce genre exige des recherches longues et patientes, des études approfondies, une connaissance suffisante des sources, bref un ensemble de qualités acquises par une initiation souvent pénible. Ce rôle de censeur n'a rien d'agréable, à coup sûr, et pour ma part, je m'efforce de l'exercer le moins possible, mais il est des cas où l'on ne peut s'y soustraire, dans l'intérêt bien entendu de l'auteur lui-même et surtout dans celui du public.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



"Au Tonkin il y a cinquante ans"

A partir de janvier 1944, Indochine *publiera chaque mois un article résumant, d'après la presse du temps, les événements qui se déroulèrent au Tonkin il y a un demi-siècle.*

Les « rétrospectives » indochinoises sont à la mode. Après Choses et Gens en Indochine *et* Le vieux Tonkin *de Claude Bourrin, nous avons eu les* Souvenirs d'un vieux journaliste *de Lamagat. Espérons que les articles d'*Indochine *connaîtront la même faveur que ces ouvrages.*

Cinquante ans ! C'est une durée à la fois très longue et très courte. Très longue, si l'on considère les progrès réalisés et les différences qui séparent la génération de 1894 et celle de 1944 et très courte, cependant, puisque de vieux Tonkinois se souviendront d'avoir été mêlés aux événements.

*A côté des mille petits détails amusants de la vie journalière des « anciens » de la Colonie, les lecteurs d'*Indochine *pourront constater que les idées de cette époque étaient parfois semblables à celles d'aujourd'hui.*

1894, c'est l'année dont Claude Bourrin disait (1) *qu'« elle avait marqué comme un épanouissement pour la vie européenne » et que c'était « le point de départ d'une confiance qui, en multipliant les entreprises allait provoquer l'afflux des capitaux et des hommes d'action et lancer le Tonkin vers des destins prospères ».*

1er janvier 1894.

OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LE CAI-KINH

Sur l'ordre du colonel Gallieni, le capitaine Brodier, parti au point du jour avec ses tirailleurs, surprend, au village de Tang Canh, les deux pirates Liên-Nhi et Liên-Nuc avec leurs femmes et treize de leurs partisans. Il s'empare d'un grand nombre d'armes diverses et délivre trois enfants qui étaient prisonniers des pirates.

~

6 janvier 1894.

MONDANITÉS

La célèbre Société Philharmonique de Hanoi ouvre la série des fêtes par une soirée très réussie.

Au programme :

Un mari qui prend la mouche (Vaudeville de Labiche) ;
Chansons et monologues ;
Bal, jusqu'à 2 heures du matin.
Remarqué la présence de M. le Gouverneur Général et Mme de Lanessan, de M. le Résident Supérieur et Mme Rodier, de M. Baille, etc...

~

Bien que la saison des bains de mer ne batte pas encore son plein, on lit dans le *Courrier d'Haiphong :*

Doson. — Grand Hôtel :
Chambre 1 $ 50 (2). Repas 1 $ 25,
Avec les commentaires ci-après :

« Une femme de chambre européenne est attachée à l'hôtel pour le service des femmes et des enfants »,
et plus loin :
« Consommation à la glace » (en janvier !).

~

7 janvier 1894.

FÊTE A LA PAGODE DU GRAND BOUDDHA

C'est le 7 janvier que se déroulèrent les cérémonies à l'occasion de la restauration des bâtiments de la pagode Trân-Vu, plus connue sous le nom de « Pagode du Grand Bouddha ».

Cette fête, organisée par le Kinh-luoc S. E. Hoang-cao-Khai, devait, en même temps, par une étroite collaboration avec les autorités françaises, être le symbole de la pacification du Tonkin par le Protectorat.

Avant les travaux de réfection, la pagode, avec ses murs lézardés et ses bâtiments en ruines où, seules, demeuraient debout les antiques stèles presque millénaires, avait vraiment misérable aspect.

Elle aurait certainement gagné à être reconstruite sur un modèle de style plus pur, mais, malgré tout, il faut convenir que le nouveau temple a grand air : le portique de la cloche a été réparé ; la cour débarrassée de sa seconde enceinte et des deux portiques latéraux qui encadraient le temple ; la stèle, qui portait une inscription à demi effacée à coups de ciseaux, — inscription commémorative de la fonte de la

(1) Claude BOURRIN. — *Le vieux Tonkin,* tome II.
(2) La piastre était alors à 2 fr. 88.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

statue —, a été reportée sur un des côtés du mur d'enceinte ; les autres stèles ont été reléguées au dehors et, seuls, les deux pilastres situés en avant et des deux côtés de la pagode, ont conservé leur caractère.

Le grand panneau sculpté et doré, de provenance chinoise, a été suspendu sous l'auvent devant la porte centrale et l'ancien autel à retable en laque noire incrustée de nacre a été relégué au second plan. Un grillage défend contre les visiteurs trop audacieux l'autel principal composé d'un riche retable doré et sculpté, don des Chinois.

C'est la Société chinoise des « Lampes fleuries » qui a fait don du panneau d'entrée et de l'autel du génie Trân-Vu.

En arrière et isolée, la statue de bronze est élevée sur un soubassement de marbre sculpté. Le Génie est recouvert d'une belle robe jaune et d'un capuchon qui ne laisse voir que la face.

Certaines personnes trouvent que de profil, il ressemble à l'un des Vice-Résidents de Hanoi.

Les statues qui se trouvent dans le bâtiment derrière la pagode sont celles de Van-Xuong, génie de la littérature, et de Quan-Dê, Dieu de la Guerre, ce dernier accompagné du nègre Châu-Xuong et du ministre Quan-Binh.

Rappelons que c'est à tort que l'on donne à cette pagode le nom de « Grand Bouddha », car le culte de Trân-Vu, en Chine, est antérieur de plusieurs siècles à la naissance de Çakya-Mouni.

Trân-Vu (ou Huyên-Vu) appelé encore « Seigneur du Ciel sombre » est le Génie qui garde la partie nord du ciel. C'est pourquoi on lui a érigé un temple au nord de la ville de Thang-Long, qui était située sur l'emplacement actuel du Jardin botanique et de la citadelle.

Le temple a été construit au XI^e siècle. La statue primitive en bois a été remplacée sous le règne de Vinh-Tri (fin du XVII^e siècle) par l'actuelle statue de bronze, dont le poids est voisin de quatre tonnes (3.386 kg. 400).

Dans la cour, une paillote a été dressée. Le Kinh-luoc, S. E. Hoang-cao-Khai, entouré du Tông-dôc et du Tuân-phu et aidé par M. Hauser, chef de Cabinet du Résident Supérieur, reçoit les invités.

A 3 heures précises (1), MM. de Lanessan, Gouverneur Général, et Rodier, Résident Supérieur, font leur entrée aux accents de la *Marseillaise*.

Dans un discours en annamite, que traduit M. Chéon, le vice-roi du Tonkin exalte l'œuvre de pacification accomplie par M. de Lanessan, le remercie d'avoir honoré la cérémonie de sa présence ainsi que de la subvention allouée pour les travaux de réfection des bâtiments.

Le Gouverneur Général, à son tour, remercie ceux qui l'ont invité à cette fête de la pacification et, faisant un rapide exposé de la situation présente, montre tout ce qu'on peut attendre du Tonkin, pays riche d'avenir et d'espérances. Après avoir déclaré que jamais moment ne fut mieux choisi pour une fête de la paix, il termine en disant : « Si j'ai pu concevoir quelques doutes, au début de ma carrière au Tonkin, sur la politique à suivre, à l'heure présente, les résultats sont probants : on peut l'affirmer, il n'y a qu'une seule politique, celle qui unit étroitement le peuple à civiliser au peuple qui lui apporte la civilisation. Politique conforme à notre forme de Gouvernement, politique conforme à la justice et au droit. comme aux intérêts des deux nations amies ».

Les applaudissements saluent cette péroraison et après une nouvelle audition de la *Marseillaise*, les officiels visitent en détail la pagode.

Enfin, un bal, qui dure jusqu'à 6 heures du soir, clôture la fête.

~

Chemin de fer de Lang-son

La pénétration de la voie ferrée vers Lang-son se poursuit : Bac-Lê est dépassé ; Lang-Ngac avance rapidement, la vallée de Phô-Vi est prête ; il ne reste plus qu'un tronçon aux environs de Song-Hoa. Tous les efforts s'y concentrent et l'achèvement de la ligne n'est plus qu'une question de mois.

~

9 janvier 1894.

Nouvelles parvenues de France

Condamnation à mort de l'anarchiste Vaillant. (On se souvient que Vaillant lança, le 9 décembre 1893, une bombe dans l'hémicycle de la Chambre des Députés et qu'à cette occasion le président Dupuy prononça le mot fameux : « Messieurs, la séance continue ! »)

~

Théatre

La Presse annonce l'arrivée en mai d'une troupe théâtrale, présentement en Cochinchine. Au programme : *les Charbonniers, Galathée, les Noces de Jeannette, M. Choufleury, les Pantins de Violette, la Rose de Saint-Flour, Bonsoir voisin, le Chalet, le Maitre de Chapelle.*

~

17 janvier.

Séance de prestidigitation

Le « professeur » Léopold annonce à Haiphong une séance de prestidigitation qu'il qualifie modestement de « fantastique, artistique, scientifique, récréative et amusante ».

Programme.

1^re Partie. — Choix de dix expériences étonnantes inédites.

2^e Partie. — Résumé de l'adresse des doigts, de la mémoire et de l'esprit. Dixième expérience : « Debout devant la Mort ! » ;

3^e Partie. — Merveille fin de siècle ;

Le mystérieux sommeil magnétique de l'enfant sur la Tour Eiffel ;

Le voyage enchanté dans la malle américaine ;

Le décapité parlant perfectionné ;

Le nouveau prisonnier fin de siècle.

Le tout, pour 1 piastre aux premières classes et 0 $ 25 aux secondes.

---

(1) Rappelons qu'à cette époque, le système de notation horaire de 0 à 24 heures n'existait pas encore.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

20 janvier 1894.

VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Le Gouverneur Général et Mme de Lanessan, après avoir quitté Phu-lang-thuong, le 9 janvier au matin, déjeunèrent à Song-Hoa pour arriver le soir à Lang-Ngac, où ils couchèrent.

Départ, le lendemain à 7 heures, par la vallée du Song Thuong.

Le Gouverneur Général, accompagné du Général en Chef et du Kinh-Luoc, fait son entrée à Lang-son à 5 heures du soir.

Le 12, départ pour Dong-dang, où M. de Lanessan rencontre le vieux maréchal chinois Sou, qu'il avait prié de venir déjeuner dans ce poste frontière. En retour, le Maréchal offre un goûter chinois au Gouverneur Général et à sa suite.

Départ le 14 janvier. Retour par Lang-son et Tiên-hô.

~

DANS LES POSTES ET TÉLÉGRAPHES

Le public se plaint de la lenteur des communications télégraphiques entre Hanoi et Haiphong.

La Presse propose pour remédier à cet état de choses :

1° De réduire la longueur des télégrammes officiels ;

2° D'augmenter le nombre des distributeurs, qui passent leur temps à remettre des circulaires aux maisons de commerce ;

3° De poser un second fil entre les deux villes.

~

... DANS LES DOUANES

Départ pour France de M. Coqui, directeur des Douanes, à qui le personnel offre un banquet d'adieu.

A la suite d'un jugement et à la requête d'un créancier, un huissier profite de l'absence de M. Coqui pour opérer une saisie à l'hôtel des Douanes. On emporte même le mobilier administratif et l'appareillage électrique ; seules des bouteilles vides et des cartouches de dynamite trouvent grâce devant la loi !

~

27 janvier.

USAGE DE L'OPIUM

Le Résident Supérieur au Tonkin demande aux Chefs de service de lui faire connaître les noms des fonctionnaires qui font usage de l'opium et de ne plus les proposer pour l'avancement.

La circulaire est diversement commentée par la Presse, qui, tout en se désintéressant des fumeurs complètement intoxiqués et incapables de remplir correctement leurs fonctions, prend la défense des « raisonnables » qui font un usage modéré de la drogue, niant sa toxicité et allant jusqu'à déclarer qu'une pipe d'opium est moins dangereuse qu'une cigarette ou un cigare.

~

30 janvier 1894.

URBANISME.

(Extrait de l'*Indépendance Tonkinoise*).

« Le quartier de la ville de Hanoi formant la limite du côté du Champ de Courses (1) va considérablement s'embellir. Il est question de faire, en effet, tout comme à Longchamp, sur le côté du boulevard Gambetta longeant l'hippodrome, une splendide allée cavalière en circuit qui permettra à tous nos élégants cavaliers de faire chaque soir leur tour de persil » (*sic*).

ARRIVÉE DU CROISEUR RUSSE « ZABIACA »

Les premières dépêches reçues avaient annoncé l'arrivée du croiseur russe *Ryndha,* mais aux dernières nouvelles, on apprend que c'est en réalité le *Zabiaca* (en français : *Taquin*), croiseur long de 80 mètres, large de 10 et comportant un équipage de 14 officiers et 180 marins, sous les ordres du commandant Domojiroff, qui touchera le Tonkin.

Le 24 janvier, l'état-major est reçu à Port-Wallut par M. Portal, directeur général de la Société des Mines de Ké-Bao, M. de Matharel, secrétaire général, et le lieutenant de vaisseau de Verchères, commandant la canonnière *Estoc.*

La matinée est consacrée à la visite de la mine de Ké-Bao (descente au puits « de Lanessan »).

Le dîner a lieu à bord. L'équipage commence par chanter en chœur la prière du soir, cérémonie qui impressionne tous ceux qui en sont témoins.

Au dessert, le commandant Domojiroff porte un toast à l'amitié de la France et de la Russie et le commandant de Verchères boit à la marine russe.

Le même jour, à 10 heures du soir, une flottille comprenant le *Phu-ly,* le *Mont-Zé,* l'*Hanoi,* chaloupes de la Douane, le *Man* et la *Joyeuse,* de la maison Daniel, quitte Haiphong pour rallier Port-Wallut, ayant à bord les invités de la Société Française des Mines de Ké-Bao.

Le lendemain matin, à Ké-Bao, elle s'accroît du *Nam-Dinh,* du *Querné,* du *Jean-Dupuis* et du *Tuyên-Quang.*

Tous ces bateaux sont pavoisés aux couleurs françaises et russes (pavillon blanc à croix bleue). En cours de route, on perd la trace du *Phu-Ly,* qui emmenait les délégués de la Chambre de Commerce de Hanoi, MM. Guillaume et Charpentier.

Le commandant du *Zabiaca* est reçu par le Gouverneur Général dans le salon de M. Porchet, ingénieur de la Maison Daniel.

A midi, déjeuner dans la grande salle des Ateliers ; allocutions de M. Matharel et du Gouverneur Général, auxquelles répond le commandant Domojiroff. Au moment où les convives allaient se séparer, voici qu'arrivent MM. Guillaume et Charpentier, miraculeusement retrouvés. *Tarde venientibus ossa !*

A 4 heures, le Gouverneur Général rend la visite. Mme de Lanessan reçoit le ruban du *Zabiaca* fixé au bras gauche par une broche, réduction du sabre d'ordonnance des officiers de la marine russe.

Le dîner du soir est servi par les soins du directeur de l'hôtel du Commerce.

Au dessert, M. de Matharel, secrétaire général de la Société de Ké-Bao, propose de débaptiser l'île du Pirate pour l'appeler île Zabiaca.

Le commandant Domojiroff remercie de l'accueil qui lui a été fait et, parlant de son voyage, dit qu'étant venu sans pilote jusqu'à Port-Wallut, il a failli jeter son navire sur les îles Gow-Tow, n'ayant pour se guider qu'une petite carte insuffisante. Il voit là un hasard providentiel, qui a voulu protéger le voyage du premier navire russe visitant le Tonkin.

---

(1) A l'époque, il était situé boulevard Gambetta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vers 10 heures, tout le monde prend congé.

Fidèle à son habitude, c'est avec une heure de retard que le *Phu-Ly* accoste le lendemain aux docks de Haiphong.

Jalouse des lauriers de Haiphong, la ville de Hanoi décide d'offrir un grand bal en l'honneur des officiers du *Zabiaca*. De son côté, la Société des Courses propose d'organiser, le 4 février, un cross-country suivi de bal, mais le départ du croiseur étant fixé au 3 février, les officiers russes déclinent l'invitation.

Le Conseil Municipal de Hanoi insiste pour avoir tout au moins l'honneur de fêter les huit officiers qui accompagneront le Gouverneur Général.

Le programme des fêtes est ainsi arrêté :

30 janvier : retraite aux flambeaux ;

31 janvier : réception au Gouvernement général ;

2 février : grand banquet ;

3 février : bal de la Municipalité.

Enfin, les Russes tant attendus débarquent le 30 janvier, au matin. Ils sont reçus par M. Hauser, chef de Cabinet, représentant le Résident Supérieur, et le Résident-Maire suivi d'une délégation du Conseil Municipal.

Hanoi est entièrement pavoisée aux couleurs françaises et russes ; le pagodon du Petit Lac lui-même a bénéficié de la distribution d'oriflammes.

Après le déjeuner, les officiers russes parcourent en voiture les rues de la ville ; acclamés et salués, « ils répondent avec entrain et saluent les dames avec une courtoisie parfaite ».

Puis, accompagnés du délégué du Comité des Fêtes, ils font la promenade du tour du Grand Lac, avec station à la brasserie, où Mme Hommel les reçoit avec sa grâce habituelle. Le cortège traverse ensuite le jardin d'été et s'arrête, pour l'apéritif, au café du Grand Lac.

A l'arrivée des officiers à l'hôtel Giguet, toute la salle se lève spontanément pour les acclamer. Aux cris de : « Vive la Russie ! » nos hôtes répondent par : « Vive la France ! »

A 7 heures, grand dîner à la Résidence et, à 9 heures, retraite aux flambeaux.

Partout, un enthousiasme délirant et des acclamations continues.

Les matelots n'ont pas été oubliés. Ils ont été reçus par une délégation de marins et soldats français, qui les ont promenés à travers la ville. A voir les mines réjouies des uns et des autres, on peut deviner que tous ont fêté joyeusement cette réunion.

Pour les Annamites, la fête comportait, pour la journée du 31 :

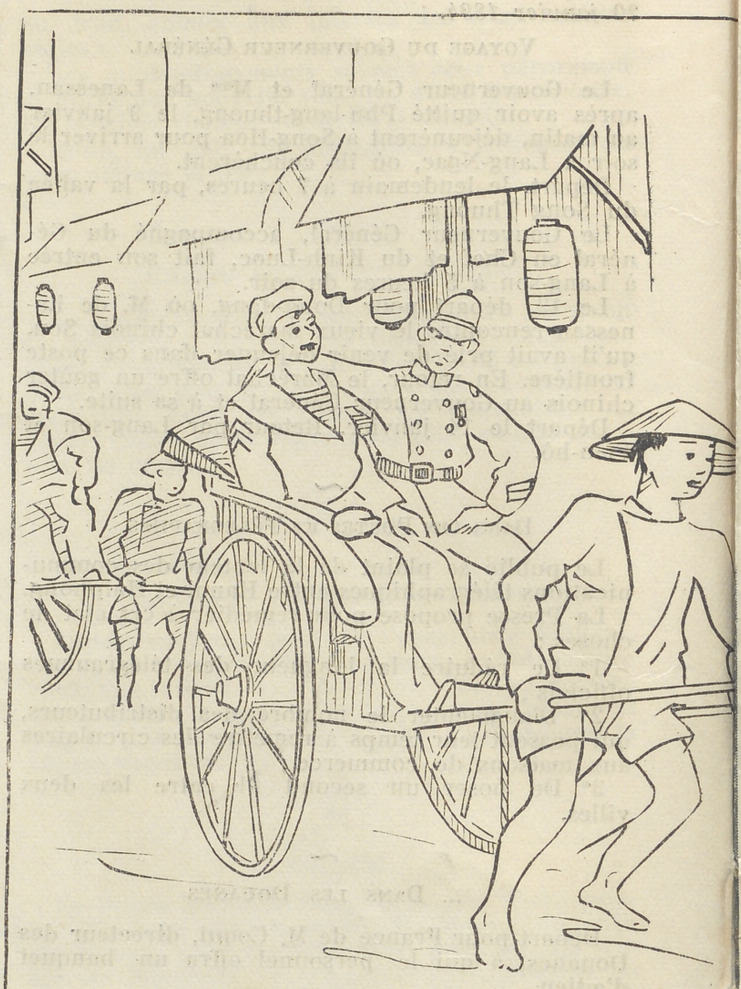
9 heures : Théâtre annamite ;
9 h. 30 : Balançoires ;
10 heures : Chanteuses ;
2 heures : Chanteuses ;
2 h. 30 : Balançoires et cascade tournante (?) ;
3 h. 30 : Régates sur le Petit Lac ;
4 heures : Chasse aux canards ;
6 heures : Illumination sur les radeaux ;
7 heures : Illumination générale ;
9 heures : Chanteuses à la pagode Ngoc-Son.

~

31 janvier.

La soirée d'hier à la Résidence Supérieure fut cordiale, mais froide, par suite de l'absence de l'élément féminin.

Le docteur Le Lan et M. Brou, directeur des Postes, dirent des poésies, des chansonnettes et des monologues et les officiers russes exécutèrent des romances de leur pays.



Marsouins et marins russes fraternisant dans les rues de Hanoi (d'après une gravure de l'époque .

Aujourd'hui, à 3 heures, a eu lieu une réunion hippique au Champ de Courses. Nos élégantes hanoïennes avaient tenu à y assister, malgré le froid très vif.

Pour honorer les invités, les prix s'appelaient : Cronstadt, Saint-Pétersbourg, Ryndha, de la Russie et Zabiaca.

Banquet de 110 couverts offert par les officiers.

Menu.

Potage : Consommé royale.
Poisson : Filets de sole Joinville.
Entrées : Cuissot de chevreuil sauce Choiseul.
Rôti : Chapons truffés à la Bourdaloue.
Salade russe.
Entremets : Aspic de foie gras en Belle-Vue.
Petits pois à la Française.
Dessert : Soches au moka.
Croquembouches.
Polonaises.
Petits gâteaux.
Vins fins.

La soirée s'acheva par un grand bal dans les salons du Gouvernement général.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Statue du Génie
TRAN-VU
(Pagode dite
du
Grand Bouddha).



Les colonnes
du temple.
—
A l'arrière-plan,
le Grand Lac
de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

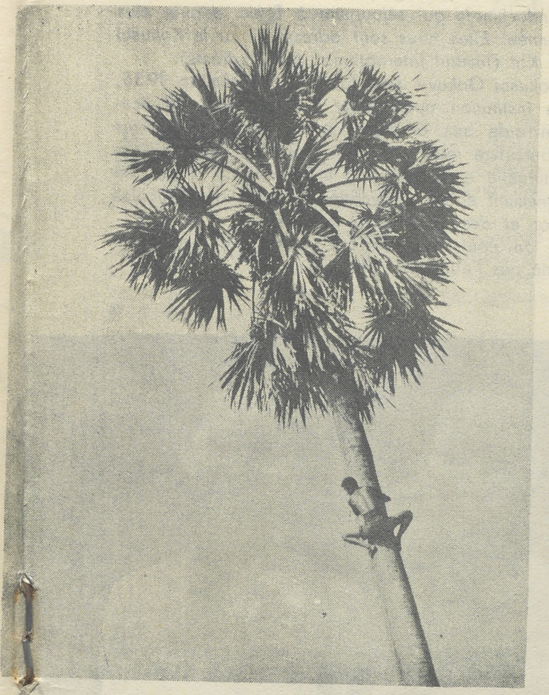
NOTRE BELLE INDOCHINE

IMAGES DU CAMBODGE



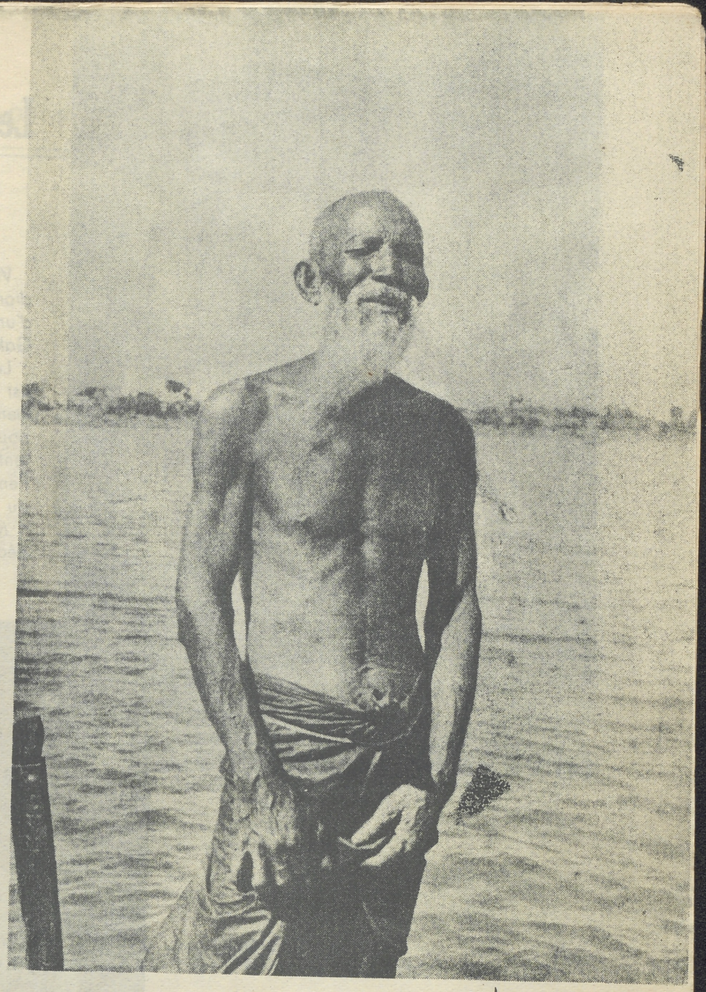
← *La toilette de Bébé.*

A la conquête du palmier à sucre. →



Pêcheur cambodgien.
↓





↑
Le vieux passeur (Environs de Phnom-Penh).

Un coin du marché de Kompong-Thom. →

—

(Marmites en terre cuite de Kg-Thom).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les Etudiantes et Etudiants

envoyés au Japon
font du Sport

Voici quelques photographies des étudiantes et étudiants indochinois qui séjournent à Tokio depuis plus d'une année. Elles nous sont adressées par le Kokusai Gakuyu Kai (Institut International des Etudiants).

Le Kokusai Gakuyu Kai, fondé en décembre 1935, est une institution ayant pour but de venir efficacement en aide aux étudiants venus des pays voisins pour poursuivre leurs études à Tokio. Il favorise l'entente mutuelle et contribue à entretenir, au moyen de l'enseignement et de l'éducation, les relations amicales du Japon et des divers pays intéressés.

Mais on peut juger par ces photos que l'Institut ne dédaigne pas l'éducation sportive.



Lauréates →



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN MARGE DE LA SAISON DE L'ARTISANAT (semaine du papier)

LE PAPIER ANNAMITE

par Paul BOUDET

PARMI les Expositions que le Syndicat d'Initiative de Dalat avait organisées cet été, l'une, présentée par la Direction des Archives et des Bibliothèques, était consacrée au Papier, au Livre et à l'Estampe.

Elle avait surtout pour but de montrer l'intérêt que présentent les papiers de fabrication artisanale en vue de parer, dans une certaine mesure, à la suppression des envois de papiers de la Métropole ou des pays voisins.

L'industrie artisanale du papier ne peut songer à remplacer complètement toutes les sortes de papiers employés soit dans l'impression, soit par les artistes, soit aussi pour les besoins des bureaux ou du commerce. Mais elle peut, dans une large mesure, aider à assurer la fourniture de papiers de bonne qualité. C'est pourquoi le Gouvernement général de l'Indochine a voulu encourager cette industrie et, grâce à son appui, la décadence de ces fabrications a été arrêtée et des progrès importants réalisés sur les méthodes et les résultats antérieurement acquis.

L'industrie artisanale du papier n'existait en Indochine que dans un très petit nombre de localités du Tonkin. A la vérité, on fabriquait bien un peu de papier en Annam ou même au Laos, mais ces quantités étaient insignifiantes.

Le papier à écrire, ce papier léger où le pinceau court facilement, venait en grande partie de la Chine et faisait l'objet d'un important commerce. On ignore à quel moment les ateliers de papier ont été établis au Tonkin. On sait seulement, d'après les documents les plus sûrs, qu'ils existaient au XVII[e] siècle et se trouvaient localisés dans la proche banlieue de Hanoi aux villages de Yên-thai et de Nghia-dô, que les Européens appellent les Villages du Papier.

Cette industrie où les Tonkinois étaient devenus très habiles, fournissait les sortes très variées de papiers, depuis le papier d'emballage pour les denrées délicates comme le thé ou le tabac, jusqu'aux magnifiques papiers des diplômes royaux, papiers teintés d'ocre et enluminés de dragons d'or, sans oublier les papiers nécessaires à l'écriture. Tous ces papiers ont résisté au temps, à l'humidité, aux insectes.

Mais la transformation du livre, l'introduction de l'imprimerie en caractères mobiles, depuis l'arrivée des Français et la diffusion du Quôc-ngu qui supprime le pinceau, ont porté à cette industrie un coup décisif. Il y a quelques années, on ne fabriquait aux villages du papier que les sortes les plus communes et quelques papiers à diplômes. Ces fabrications représentaient encore un chiffre d'affaires important, mais on pouvait craindre que cette industrie finît bientôt par disparaître complètement.

Un industriel français tenta, avec des moyens modestes, de faire renaître l'industrie du papier anamite, pour les qualités supérieures. Il obtint des résultats magnifiques au point de vue du rendement, mais ne put persister longtemps dans sa tentative. Il reste encore quelques petites quantités de ce magnifique « Impérial Annam », capable de rivaliser avec les plus beaux papiers d'imprimerie du Japon ou de l'Europe.

Nous avons pensé que ces tentatives pourraient être reprises, mais ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à intéresser les artisans à des fabrications qu'ils avaient laissées de côté ; les papetiers, peut-être plus que tout autre corps de métiers, sont gens de traditions et n'aiment pas beaucoup voir apporter à leurs méthodes des changements ou des perfectionnements. Cependant, un jeune artisan plein d'initiative, dont la famille s'est toujours consacrée à l'industrie du papier, s'est attaché avec un beau désintéressement à améliorer et à perfectionner les méthodes. Il a trouvé d'ailleurs, auprès de l'Amiral, et du Service des Mines et de l'Industrie, une aide et des encouragements efficaces.

Ce sont les résultats de ses efforts que l'Exposition de Dalat a montré en présentant en même temps les diverses phases de la fabrication du papier.

Une série de dessins et une série de photos permettaient de suivre la technique curieuse et primitive de la fabrication du papier annamite. La matière première est tirée principalement d'un arbuste appelé par les Annamites *cây gio* (scientifiquement *Rhamnoneuron Balansae*), arbuste qui croît naturellement et est cultivé dans les régions de Yên-bay, Phu-tho et Sontay.

C'est l'écorce de ce végétal qui, arrachée pendant une période successive de trois années environ, est utilisée. Elle fait l'objet d'un commerce important. Pour fixer les idées, le *cây gio,* qui valait 9 piastres environ les 100 kilos il y a quelques années, atteint aujourd'hui 70 ou 80 piastres.

Cette écorce n'est pas la seule employée. Il existe de nombreux végétaux en Indochine et particulièrement au Tonkin qui pourraient fournir une excellente matière à papier. Citons en particulier le *cây giuong,* qui est le fameux mûrier à papier des Chinois (*Broussonetia Papyrifera*), et le *Kozo* des Japonais. Mentionnons encore le *Chan Krasna* des Cambodgiens, sorte de bois d'aigle.

Ces écorces sont, après de nombreuses manipulations, lavées, triées et cuites dans des fours avec de la chaux, puis lacérées et triées à nouveau et les plus blanches et les plus souples servent à fabriquer les qualités supérieures ; les autres, les qualités ordinaires ou inférieures qui sont plus teintées.

Pour obtenir une pâte homogène, elles sont soumises à un pilonnage à la main et depuis quelque temps, grâce à l'initiative du Service des Mines,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une pile défibreuse, mue par un moteur électrique, est venue soulager le pénible travail du pilonnage et du mélange de la pâte, assurant une plus grande finesse et homogénéité du produit fabriqué. C'est cette pâte soigneusement pilonnée qui sera prise dans les cuves par des ouvrières spécialisées, à l'aide d'une forme, composée d'un cadre sur lequel est tendu un fin réseau de lamelles de bambou. Ce réseau laisse dans la pâte ces lignes d'eau qui sont les vergeures et les pontuseaux. C'est ce fin réseau qui porte éventuellement la marque dite marque d'eau ou filigrane, marque qui servait autrefois à distinguer les formats de papier et les divers fabricants. De là les dénominations de pot, écu, raisin, jésus, employées naguère et conservées encore aujourd'hui, même pour le papier mécanique, pour désigner les formats.

Les ouvrières qui manient les formes ne peuvent acquérir l'habileté professionnelle, — qui seule assure au papier une belle régularité, — qu'après un assez long apprentissage. C'est là le point le plus délicat de la fabrication.

La matière qui sera le papier futur est alors déposée en piles sans autre précaution : l'addition dans le liquide de la cuve d'un mucilage tiré d'un arbre appelé *mo*, empêche l'adhérence des feuilles entre elles.

Celles-ci sont ensuite détachées une à une avec précaution, puis étalées à l'aide d'une brosse sur la paroi extérieure et lisse d'un four.

Le papier séché est alors terminé, il ne restera plus aux doigts habiles des femmes qu'à détacher les feuilles du four, à les vérifier soigneusement, à en corriger les imperfections et à les rassembler en rames de 500 feuilles, selon les traditions immuables de la papeterie.

Telles sont, sommairement décrites, les phases de cette fabrication où l'habileté de l'artisan et la propreté parfaite de ses mains jouent un grand rôle.

Ce qui constitue la plus grande innovation dans la fabrication du Village du Papier, c'est le progrès obtenu en vue de donner au papier une couleur moins sombre, sans addition de produits décolorants et d'obtenir cette belle surface nacrée qui a fait la gloire du « Japon Impérial », aujourd'hui devenu si rare.

Les plus belles variétés de la fabrication artisanale annamite, le *Dai-la impérial* et le *Thanglong Impérial* (1) peuvent rivaliser avec les beaux papiers d'édition d'Europe. Mais on fabrique aussi des papiers à écrire à la main ou à la machine, qui sont certainement plus résistants que les papiers mécaniques, et des papiers à lettres légèrement azurés.

Ces papiers avaient autrefois un usage assez étendu pour l'impression des livres : c'est ce que l'Exposition a voulu montrer en présentant tout d'abord quelques spécimens de livres et d'estampes anciens annamites réalisés à l'aide de la xylographie, c'est-à-dire de la gravure sur bois, seul procédé employé jusqu'à nos jours en Indochine. C'est ce procédé qui donne aux livres imprimés en Extrême-Orient leur caractère particulier. On a placé à côté des livres classiques une des planches qui ont servi à leur établissement, et à côté de quelques estampes populaires, les planches gravées sur bois qui remplaçaient la pierre lithographique ou les caractères mobiles. D'autre part, un certain nombre d'ouvages modernes atteste que les imprimeurs annamites et franco-annamites utilisent déjà depuis quelques années, les papiers locaux et s'efforcent de donner au livre un aspect original.

On a présenté aussi de magnifiques exemplaires d'ouvrages français, tirés sur des papiers de grand luxe. On aurait pu y ajouter quelques belles lithographies du maitre Inguimberty et quelques belles planches pleines de mystère de Saint-Maur, toutes tirées sur des papiers annamites.

Il faudrait enfin décrire l'organisation même du village : les fours, les cuves, les pilons s'y cachent parmi les mares et les haies vives. Mais les papetiers ne sont pas des ouvriers comme les autres : ils ont chacun une spécialité et l'exercent librement. Ce système a ses avantages, mais il a aussi des inconvénients.

La création d'une coopérative va apporter à la vie artisanale du village de nouveaux moyens et de nouvelles ressources : elle n'a pu se faire qu'après bien des discussions ; mais elle est aujourd'hui bien accueillie et il n'est pas douteux qu'elle contribue à maintenir la prospérité du village et les traditions des papetiers en leur fournissant d'une part, les matières premières à des prix raisonnables et, de l'autre, en assurant aux produits finis des débouchés réguliers.

Telles sont les réalisations de l'artisanat du Village du Papier. Mais son rôle ne se borne pas là : sous l'impulsion de l'Inspection des Mines, il aide à la formation de nouveaux ateliers dans les autres pays de l'Indochine.

Au Laos, les artisans essayent d'utiliser les matières premières connues dans ce pays pour faire du papier. Au Cambodge, un atelier artisanal s'inspirant des méthodes tonkinoises a été installé à Tak-mau, près de Phnom-penh. En Cochinchine, un atelier plus modeste s'efforce d'utiliser les fibres du Luc-binh pour fabriquer les cartons d'usage courant.

Ainsi, l'artisanat se développe, améliore ses méthodes et prend de plus en plus dans l'économie indochinoise une place qu'il mérite de garder.

---

(1) N. D. L. D. — Les ouvrages de luxe des éditions Alexandre-de-Rhodes sont, entre autres, imprimés sur ces papiers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOUVENIRS D'UN ÉLÉPHANT DU DARLAC

Adaptation de Henry BARUÉ

Je suis un éléphant du Darlac. Ne souriez pas. Je ne rougis pas de ma situation, bien au contraire. Nous autres éléphants, nous n'ignorons pas que nous sommes les plus belles créatures que Dieu ait mises sur terre car nous sommes à la fois plus grands, plus puissants et plus rusés que vous autres, humains. Nous n'aimons pas beaucoup travailler, c'est vrai, mais en voyant ce à quoi le travail vous a conduits, nous ne regrettons certes pas notre nonchalance. Je me permettrai même de vous faire remarquer que le mot « éléphant » en rhadé se dit « Man » ce que vous ne savez sans doute pas, tandis que le mot « homme » ne se traduit pas par « éléphant ». J'ajouterai que les éléphants sont même en majorité des « gentlemen », ce qu'on ne peut pas dire de tous les hommes, même pas de tous les cornacs.

Donc je suis un habitant du Darlac, voire même un des plus grands. Il y a une dizaine d'étés, je fus capturé par les Rhadés — je comptais alors treize étés — et depuis lors je menais dans les environs du village de Bandon, à 40 kilomètres de Banméthuot, une existence bien tranquille, traînant de temps à autre des billes de bois ou exécutant de petits travaux du même genre, pas fatigants pour deux sous, que me commandait mon cornac qui n'était pas plus pressé que moi. Certains hivers j'allais à la chasse aux éléphants libres (que les hommes appellent sauvages). C'est un sport intéressant auquel je me prête de bonne grâce puisqu'il ne s'agit pas de tuer et que cela nous procure de nouveaux compagnons.

Un jour — c'était en automne 1943, comme disent les hommes qui ne comptent pas comme nous — arrivèrent à Bandon deux hommes avec chacun leur femme. En écoutant bavarder les cornacs — car je comprends très bien le rhadé à défaut du français — j'appris que l'un d'eux, était un grand chef français qui commandait la garnison de Banméthuot. Il avait d'ailleurs un tas de galons sur la manche de sa veste. Il venait avec sa femme assister au départ de l'autre couple que ma caravane allait emmener, loin vers le nord-ouest.

Il y eut le soir à Bandon une grande fête en l'honneur des Français. Le chef rhadé de Bandon qui commande à tous les éléphants du Darlac, avait sacrifié un cochon et on ouvrit pour la circonstance les quatre meilleures jarres du village. Après les cérémonies rituelles et les invocations aux génies, chaque Français, assis devant les jarres, le pied gauche posé sur le plat du sacrifice, reçut un bracelet de cuivre de la main d'un chef rhadé qui lui avait au préalable badigeonné le pied avec un peu de sang du sacrifice, puis les Français se mirent à boire à la jarre au son des gongs et des khènes. Les musiciens tournaient en rond autour du cercle formé par les Français, et je riais très fort parce que ces derniers n'étaient pas rassurés, sachant comme moi qu'au milieu de l'Afrique où des collègues à moi ont souvent assisté à semblables cérémonies, ces manifestations signifient qu'un peu plus tard les Français seront jetés dans les grandes marmites qui, là-bas, remplacent les jarres.

Cependant tout se passa bien à Bandon. Après que les Français eurent bu à chaque jarre à tour de rôle, ils se retirèrent dans la maison du chef pendant que tous les Rhadés finissaient les jarres, et cela fort tard dans la nuit.

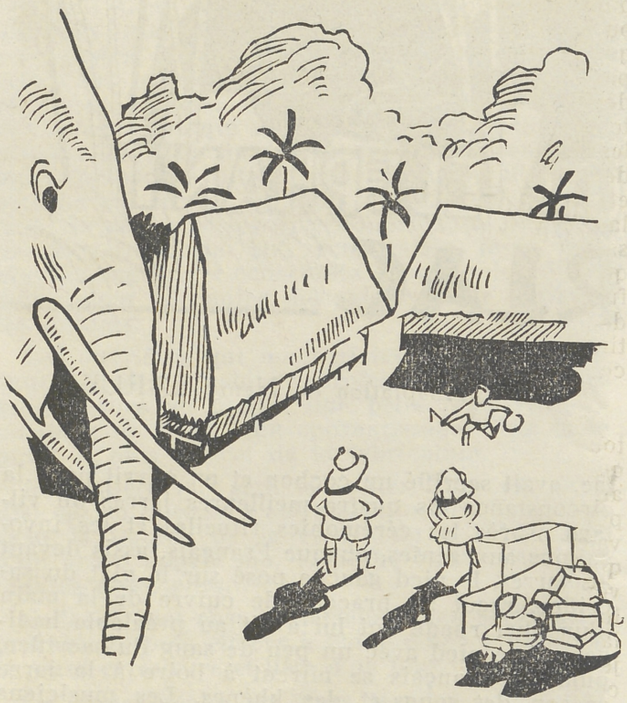
Le lendemain matin, avant même le lever du soleil, les cornacs me firent traverser à la nage, ainsi qu'aux autres éléphants, la Srépok qui, en cette période de l'année, est encore très haute et très rapide. J'aime assez nager dans une belle eau tranquille, mais je n'aime pas beaucoup quand le courant est violent parce qu'il vous emporte très loin. Nous sommes tous passés néanmoins, sans trop de difficultés. L'un de nous, qui n'était pas très expérimenté, se laissa couler au milieu, pour tâter le fond, sa trompe seule émergeant, de sorte que son cornac prit un bon bain. Ce n'est pas une chose à faire car le cornac, pour se venger, vous donne ensuite de violentes piqûres dans le front avec son croc en fer, et c'est assez désagréable.

Peu de temps après, les Français traversèrent la rivière en pirogue. Je les regardais de l'autre rive et il me sembla que le grand chef aux nombreux galons n'avait pas beaucoup le pied marin.

Quand tout le monde eût traversé, on commença à charger les bagages. Naturellement moi qui suis le plus beau des éléphants du Darlac, lesquels sont les plus beaux de toute la péninsule,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je ne devais pas porter de bagages, mais le chef de l'expédition. Il fallait voir ces bagages ! Il y avait de petites malles zinguées, des sacs, des lits



Picot, des paniers, des fusils, que sais-je encore ? alors que les cornacs, pour leur part, se contentaient d'un petit baluchon et d'une marmite. Décidément les Français aiment à se compliquer l'existence.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps quand la caravane s'ébranla. Le grand chef galonné et sa femme accompagnèrent les autres pendant une bonne heure sur deux autres éléphants. Puis ils se séparèrent. La femme du grand chef avait presque la larme à l'œil car elle aurait bien voulu accompagner les autres, mais il est probable que ce n'était pas possible car elle repartit vers Bandon avec son mari.

La caravane reprit sa marche à l'ouest, c'est-à-dire nous, les six plus beaux éléphants du Darlac, emmenant le chef blanc, sa femme et leurs bagages. En écoutant parler les Rhadés, j'appris que nous allions à Lom-phat, qui est à cinq jours de marche au nord-ouest, au sommet de la grande boucle que décrit la Srépok. Comme le fleuve à cet endroit est trop large et trop rapide, les Français allaient alors le traverser en pirogue et continuer leur route vers le nord, en prenant d'autres éléphants. Cela me fit bien rire. Est-ce que les Français ne peuvent pas faire comme les Rhadés, c'est-à-dire rester bien tranquilles dans leur village ? Le plus fort, c'est que ceux-ci étaient en vacances et qu'ils en profitaient pour faire 400 kilomètres « à éléphants » — comme ils disent — couchant dans la brousse et mangeant du riz, alors qu'ils auraient pu dormir tout ce temps-là dans de bons lits.

J'appris cependant qu'ils avaient une bonne raison. Il paraît qu'il y a en ce moment je ne sais quelle bagarre mondiale qui, sous prétexte d'apporter le bien-être, ne fait qu'appauvrir le genre humain. Même en Indochine sévissent toutes sortes de restrictions si bien que mes voyageurs ne peuvent plus se servir de leur voiture automobile — un maudit engin que je n'aime pas du tout — et que, pour satisfaire tout de même leur manie de la bougeotte, ils ont décidé de se servir de nous, au nez et à la barbe de toutes les autorités qui ont édicté ces restrictions. Il faut avouer que ce n'est pas bête.

Nous voilà donc nantis de deux Français. Il y avait longtemps que cela ne nous était pas arrivé. Quelquefois, il est vrai, nous avons emmené des Français et des Américains chasser dans la région du Plai, mais aucun de nous n'a encore emmené des voyageurs aussi loin vers le nord-ouest.

Il faut bien que je les décrive un peu. Lui, est un grand escogriffe, plus haut d'une tête que les Rhadés, lourdaud, trop massif à mon goût et, pour la masse, je m'y connais. Elle, elle est beaucoup plus petite, les cheveux blonds — ce qui est extraordinaire —, tout bouclés, légère comme un oiseau. On voit tout de suite la différence entre eux quand il s'agit de monter sur notre dos. Il y a plusieurs manières de monter sur le dos d'un éléphant. D'abord celle des cornacs : nous levons la patte droite sur laquelle le cornac pose le pied puis, s'aidant de la corde que nous portons au cou, il grimpe à la force des poignets.



Elle, la petite, elle a su tout de suite faire ça. Pour le grand, il n'en était pas question. Il lui fallait grimper sur un arbre ou une termitière, et, donnant la main au cornac, envoyer une de ses grandes jambes sur ma tête. C'était trop drôle. Et quand, par hasard, il n'y avait ni arbre, ni termitière à proximité, c'était encore plus drôle. Mon cornac me disait : « Trung », ce qui en rhadé veut dire « à genoux ». Je m'exécutais. Le grand escogriffe alors essayait de mettre un pied sur ma cuisse et de s'aider de la corde pour arriver au bât. Seulement, comme je n'aime pas rester à genoux, je me relevais tout de suite et il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

restait accroché à la corde, les pieds dans le vide, pestant et vociférant jusqu'à ce qu'il se soit hissé sur le bât. Ça me faisait toujours rire et ça valait bien les quelques coups de bâton que me donnait le cornac.

Au fait, je ne vous ai pas encore parlé de celui-ci. Quand je dis mon cornac, il faut comprendre « mes cornacs », car nous autres, éléphants seigneurs du Darlac, nous avons chacun deux cornacs, contrairement aux éléphants cambodgiens ou laotiens. L'un nous guide pendant que l'autre se repose assis ou debout sur notre croupe, se cramponnant au bât. Le plus ancien commande à l'autre. Mon premier cornac — que je connais depuis le début de ma captivité — est un petit vieux assez gentil et qui me connaît si bien que je ne peux me livrer à aucune facétie. Il a sur la tête un chiffon noir dans lequel il met sa provision de tabac. Sa veste kaki, une ancienne veste de tirailleur, laisse apercevoir une grande cicatrice sur la poitrine, comme s'il était passé par un institut de beauté pour se faire rapprocher les seins. En-dessous, il ne porte que la ceinture rhadé, c'est-à-dire pas grand-chose et ç'a toujours été un étonnement pour moi que le contact de mon cou revêtu de poils rares mais drus ne procure pas des sensations désagréables à la partie de son individu qu'il pose dessus. Mon deuxième cornac est un jeune Rhadé, bien fait pour un homme, qui n'a pour tout costume que sa ceinture rhadé et son turban noir qui tient serré un beau chignon et dans lequel il fourre son tabac et son briquet.

A propos de briquet, je me suis bien amusé un jour. Le chef, en veine de générosité, donna à mon deuxième cornac, pour qu'il allume son cigare roulé dans une feuille, une boîte d'allumettes dont l'étiquette, curieuse coïncidence, n'était ni plus ni moins que mon portrait en miniature. Le cornac ouvrit la boîte, essaya de faire craquer plusieurs allumettes, toujours sans succès, et rendit la boîte au Français. Puis, de son turban, il sortit avec dignité un silex, un morceau de fer et de l'amadou, frotta par deux fois le fer sur le silex, ce qui ne manqua pas d'allumer le petit morceau d'amadou qu'il mit tel quel au bout du cigare. Le Français perdit complètement la face.

Toutes ces pensées me distrayaient tandis que j'avançais d'un bon pas à travers la forêt. Sans me déranger du sentier, je pouvais happer au passage de temps à autre quelques arbustes qui croquent sous la dent ou de bonnes herbes embaumées. J'affectionne particulièrement les jeunes touffes de bambou qui ont poussé dans les terrains inondés aux hautes eaux. Chaque feuille a conservé un peu de limon qui pimente agréablement le goût du bambou.

C'est si bon, la verdure. Je ne comprends pas pourquoi les hommes ne font pas comme nous au lieu de manger de la viande. Il est vrai qu'ils ont le nez beaucoup trop court pour apprécier les odeurs de la forêt.

Puisque nous en sommes au chapitre culinaire, j'ai remarqué que mes voyageurs n'étaient pas de vrais chasseurs. J'ai souvent chassé, et je dois dire que je comprends mal la sauvagerie des hommes qui tirent, sans encourir de risques, des coups de fusil sur les pauvres bêtes innocentes de la forêt.

Donc mes voyageurs n'étaient pas de vrais chasseurs. Lui, il a commencé par rater deux sangliers. Elle, du premier coup, par contre, elle a abattu un cerf. Ce qui me plaisait assez, c'est que manifestement ils ne tiraient du gibier que pour manger. Ils attendaient, pour tirer, l'heure où le soleil va disparaître derrière les arbres. Dès que le cerf était abattu, on s'arrêtait et on préparait le campement pendant que deux cornacs dépeçaient la bête. Ils n'en avaient pas pour longtemps. Et alors, ce qui était amusant, c'est que les Français expliquaient aux Rhadés de leur garder uniquement les bois qui couronnent la tête et quelques menus morceaux de viande comme la cervelle, les rognons et un peu de filet. Ils laissaient tout le reste aux cornacs qui, outre la peau qu'ils étendaient sur le roof d'un bât, faisaient fumer et boucaner de beaux quartiers de viande. Les Rhadés devaient bien rire. Chaque matin, les Français faisaient attacher sur un bât les cors qui sentaient de plus en plus mauvais.

Pendant ce temps, le campement était préparé, toujours selon la même méthode, c'est-à-dire qu'on allume quatre feux, tout le monde se place au centre et nous autres éléphants on nous dispose en cercle autour des feux, nos pieds de devant entravés de façon à ce qu'on ne puisse faire que quelques pas. Comme ça, les hommes peuvent dormir bien tranquilles, sachant que nous les réveillerons si un fauve vient rôder par là. A la prochaine assemblée générale des éléphants, je proposerai que dorénavant nous occupions le centre pendant que les hommes, entravés, monteront la garde. Ce n'est pas que nous ayons peur des fauves, mais de cette façon nous dormirons tranquilles à notre tour.

J'allais oublier de dire que le campement était toujours installé dans un endroit assez découvert et où il n'y a pas beaucoup de petits arbres. En effet, pendant la nuit, nous aimons bien, à titre de gymnastique, pousser les arbres avec la trompe jusqu'à ce qu'ils tombent, et il serait évidemment fâcheux que les arbres tombent sur la tête des gens.

En outre, le campement doit être établi près d'un ruisseau. C'est que, nous autres, nous devons prendre chaque matin notre bain avant de partir. J'ai remarqué que beaucoup d'hommes ne prennent pas un bain quotidien. Ce n'est pas propre de leur part, c'est le moins que j'en puisse dire. Mes cornacs, eux, en prennent un chaque jour. C'est si bon, un bain dans l'eau fraîche du matin. Si la rivière n'est pas assez profonde pour qu'on s'y trempe tout entier, les cornacs nous aspergent le dos et nous faisons le reste à grands coups de trompe.

Dès qu'on arrivait au campement, avant même que les bagages ne soient déchargés, nous poussions tous de grands barrissements qui, au début, firent un peu peur aux Français. Ils finirent par s'y habituer mais ils ne comprirent jamais notre langage qui est composé de nombreux cris très différents.

Je crois que je m'écarte singulièrement de mon sujet. Il est temps de décrire un peu ce voyage vers le nord-ouest, le premier que j'aie effectué depuis ma captivité, ce qui me faisait plaisir d'ailleurs car je suis né beaucoup plus loin dans cette direction, au milieu des grandes forêts qui couvrent les montagnes de Birmanie.

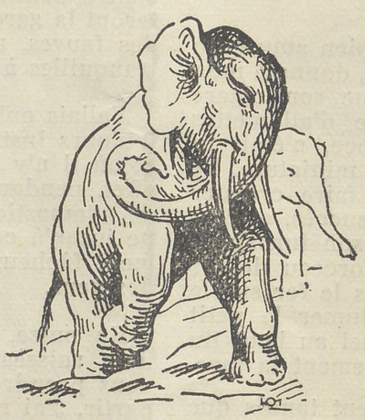
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le premier jour, était-ce à cause de la jarre de la veille au soir, le départ fut tardif. Un peu avant que le soleil ne fût tout en haut de sa course, on traversa une petite rivière appelée du joli nom de Ken. Elle était assez profonde et il fallut faire quelques brasses à la nage. Les Français s'arrêtèrent de l'autre côté pour manger. Alors le chef qui examinait avec beaucoup de soin la route sur sa carte, dit à son cornac qu'on était à mi-chemin de la rivière Plai. Le cornac dit « non », le Français dit « oui », et c'était naturellement le cornac qui avait raison car on passa le Plai tard dans la matinée du lendemain. Les Français pourront rectifier leurs cartes. Ce n'est pas non plus la peine d'avoir des instruments compliqués munis d'une petite aiguille qui se tourne toujours dans la même direction. Pour savoir où est le Nord, nous n'avons qu'à regarder le soleil et, si le temps est couvert, il nous suffit de regarder les arbres.

On marcha sans incidents toute l'après-midi. Vers le soir, je reniflai tout à coup dans les hautes herbes qui bordaient le sentier la présence d'un fauve. Il était temps, j'allais marcher quasiment dessus. Je fis un écart malgré moi. L'éléphant qui me suivait continua sa route, renifla aussi et poussa un cri pour faire déguerpir le fauve. On vit alors un superbe tigre émerger des hautes herbes et prendre le large. Le Français le vit bien, mais il était empêtré dans le roof du bât et sa carabine n'était pas même chargée. Il laissa donc perdre cette belle occasion qu'il ne retrouva plus.

Ce tigre était à la poursuite de deux cerfs que l'on trouva un peu plus loin. La dame tira le plus gros des deux et le tua net. On campa près de là dans une petite clairière au bord d'un ruisseau.

(*A suivre.*)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo P. VERGER

AU DARLAC

—

Une joyeuse famille Rhadé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU JARDIN BOTANIQUE DE SAIGON

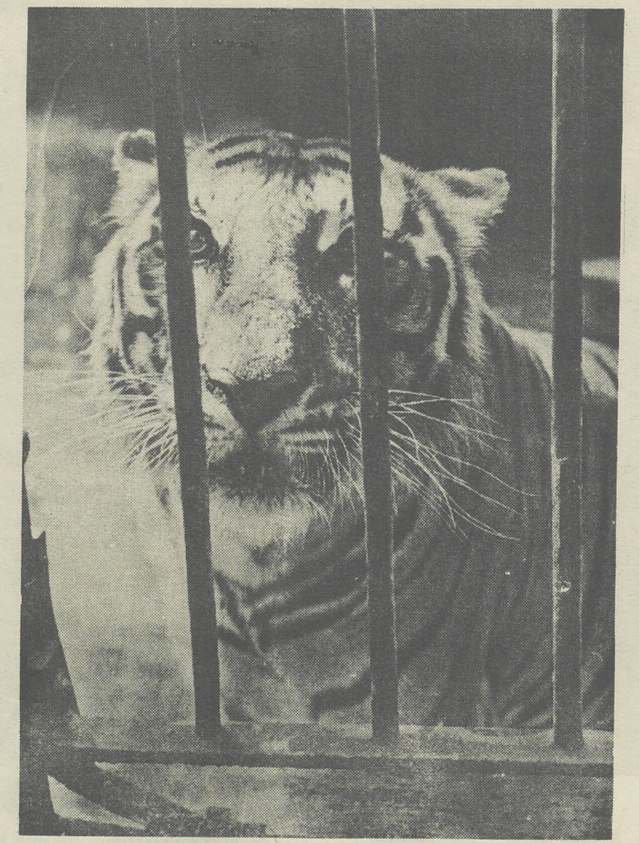
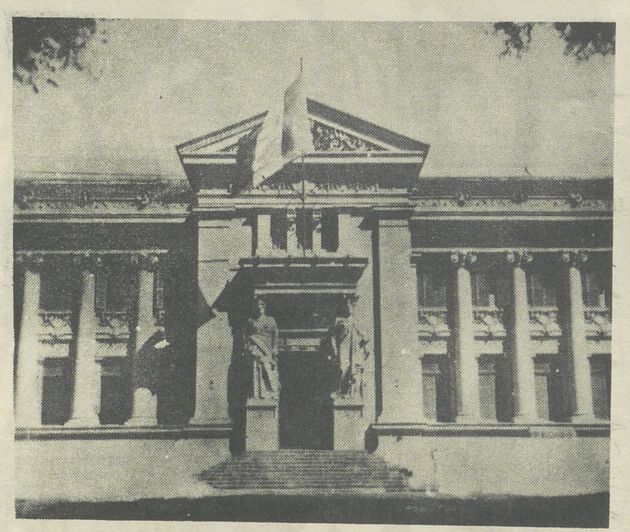


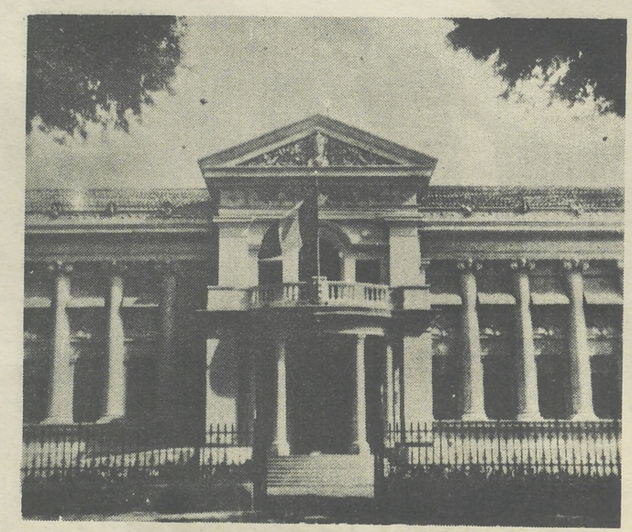
Photo LE-DINH-CHU

Seigneur Tigre n'est pas content parce qu'il a appris qu'un certain Michel Cresson raconte des tas d'histoires sur son compte.

LA MODERNISATION DU PALAIS DU GOUVERNEUR DE LA COCHINCHINE



Façade avant transformation.



Façade après transformation.

Ce bâtiment, construit d'après les plans établis par l'architecte Foulhoux, chef du Service des Bâtiments Civils, et approuvés en avril 1885 par M. le Gouverneur Charles Thomson, était destiné primitivement à servir de Musée commercial. Les travaux, commencés dans le courant de 1885, touchaient à leur fin en 1887, lorsqu'il fut décidé de transformer ce bâtiment en hôtel pour le Gouverneur de la Cochinchine. Le palais fut terminé en 1890.

Les clôtures et les guérites en maçonnerie furent réalisées en 1900, sur les plans établis en 1899 par l'architecte Thil, qui était à cette époque chef du Service des Bâtiments Civils.

Les deux guérites en maçonnerie furent démolies en 1930.

Le perron d'accès et la marquise en fer forgé sur la façade S.-O. du palais ont été construits en 1908.

L'accès du palais par la façade principale étant difficile en temps de pluie, la construction d'une descente à couvert a été réalisée en 1943.

Cette descente à couvert, dont le projet a été établi par l'Arrondissement des Bâtiments Civils, est constituée par un porche de forme elliptique couvert en terrasse accolé au corps central de la façade principale du palais.

L'accès à cette descente à couvert est assuré par un vaste perron sur la façade principale par deux rampes aménagées sur les façades latérales.

Cette réalisation a également permis l'aménagement du hall de l'étage en une vaste pièce, avec accès direct sur la terrasse, par une augmentation de sa surface.

Les travaux se sont terminés récemment.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HUMOUR ANNAMITE

" Tout dépend du point de vue auquel on se place "

En marge des bombardements de Hanoi.



LÝ TOÉT : « le beau temps continue ! »

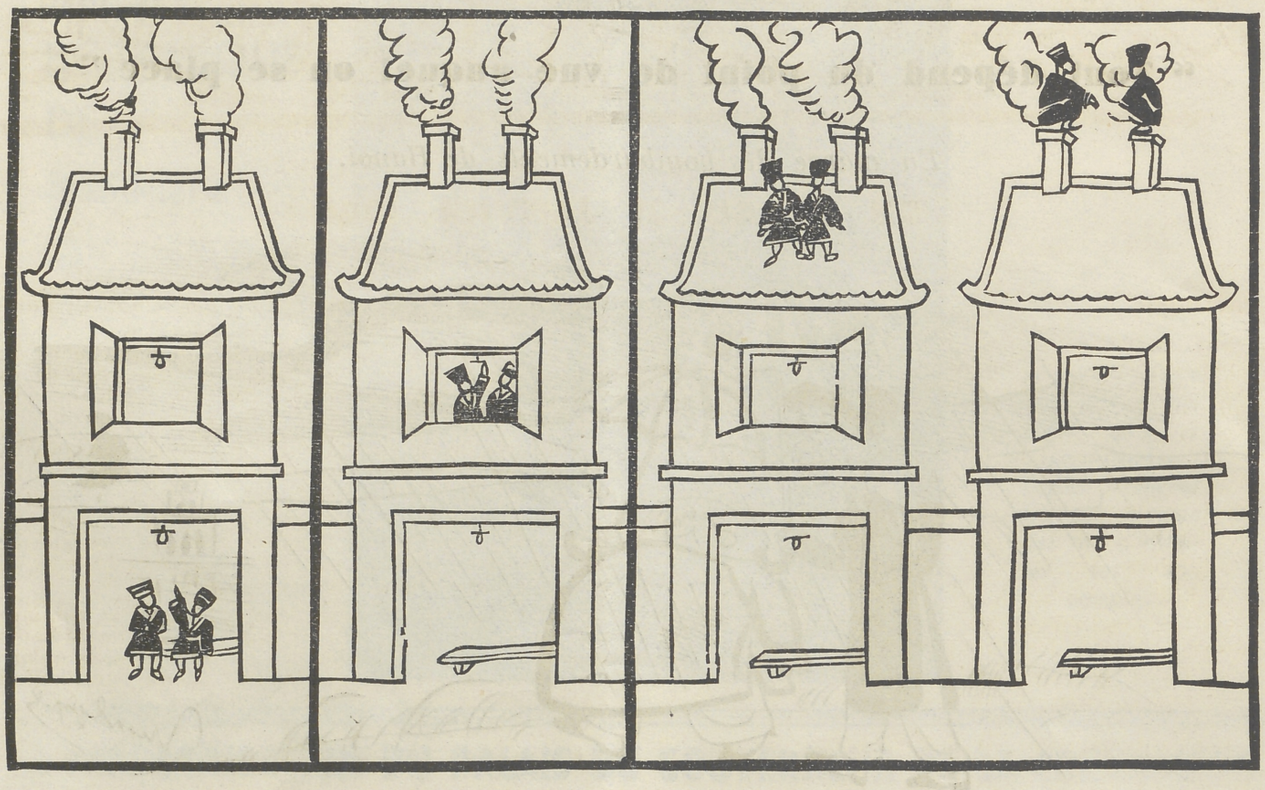
En marge du Salon unique de peinture.



MẠNH-QUỲNH : « Que c'est beau ! quelle harmonie de couleurs ! quelle subtilité de tons ! quelles nuances ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HUMOUR ANNAMITE



« Les Méos ne peuvent vivre que sur les sommets » (*Manuel d'ethnologie tonkinoise*).
Voici deux Méos en visite à Hanoi à l'occasion du Tết.

(D'après le *Phong-Hóa*.)



Xã Xệ présente au concours de l'Artisanat le manteau de pluie autarcique pour agent de police : imperméable en latanier, ailettes de signalisation en feuilles de bananier, bottes de cérémonie rituelle, chapeau de paysanne tonkinoise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 17 AU 21 JANVIER 1944

Pacifique.

Sur terre, dans le courant de la semaine, les forces japonaises ont contenu dans l'ensemble la poussée des troupes terrestres alliées qui opèrent en Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Bretagne et l'île Bougainville.

— Dans les airs, une intense activité des bombardiers a été notée dans les deux camps, au-dessus des bases de départ et des aérodromes adverses.

Du côté allié, les bombardements ont été dirigés sur les bases de :

— Rabaul, les 14 et 17 janvier ;

— L'île de Wotje, le 16 janvier ;

— Les environs de Madang et d'Alexishafen, en Nouvelle-Guinée, les 15 et 16 janvier ;

— Toroa, de l'archipel Marshall, le 16 janvier ;

— L'île de Mille, le 18 janvier.

Les raids nippons ont été effectués sur les bases alliées suivantes :

— Torokina, dans l'île Bougainville, les 14 et 15 janvier ;

— Munda, en Nouvelle-Géorgie, le 14 janvier ;

— Les aérodromes de Mabzab, Marawasa et Tembi, en Nouvelle-Guinée, le 15 janvier ;

— Le cap Merkus, en Nouvelle-Bretagne, et l'île Pilelo, le 18 janvier ;

— Tarawa et Makin, dans l'archipel Gilbert, les 17 et 18 janvier.

Italie.

Après avoir atteint la rive sud du Garigliano, les forces américaines du général Clark ont déclenché une offensive, au début de la semaine, dans la région côtière du golfe de Gaëte, et ont réussi à établir trois têtes de pont sur la rive septentrionale du fleuve.

La voie Appienne, troisième route importante menant à Rome, est ainsi également menacée par les forces alliées.

— Dans le secteur central du front, aux approches de la position clef de Cassino, quelques nouvelles hauteurs situées à 6 kilomètres au nord-est de la ville, ont été occupées par les troupes françaises dissidentes combattant dans cette région.

— Sur le front de la VIII[e] Armée britannique, aucun changement n'est intervenu dans les positions respectives des deux adversaires. Seules, des activités de patrouilles ont été signalées le long de la route côtière menant à Pescara.

Russie.

— Cette semaine a vu se déclencher une nouvelle offensive de grande envergure à l'extrémité septentrionale du front germano-russe, sur un front s'étendant des faubourgs de Léningrad jusqu'à la rive nord du lac Ilmen.

Cette nouvelle bataille, qui débute un an après la levée du siège de Léningrad, se déroule favorablement pour les Russes qui ont déjà occupé la ville de Krasnoye Selo située à 25 kilomètres dans le sud-ouest, et transformée depuis longtemps en puissante forteresse allemande.

Les troupes soviétiques, sous le commandement du général Godorov, se sont également emparées de la ville de Peterhof, sur la côte du golfe de Kronstadt, à proximité de l'importante ville d'Oranienbavm.

Au nord du lac Ilmen, après de farouches combats, les Allemands se sont vus contraints d'évacuer la ville de Novgorod, le 20 janvier.

— En Ukraine, les troupes russes du général Vatutin ont prolongé leur ligne du front de Pologne de 50 kilomètres plus au sud, et ont occupé la gare de Slavuta, sur la ligne Berdichev-Rovno.

Ce nouveau succès soviétique coupe toutes communications avec la région de Vinnitsa où de violents combats de chars continuent à se dérouler sans qu'aucun avantage ait pu encore être obtenu par l'un ou l'autre camp.

EN FRANCE

16 janvier. — Samedi après-midi, une importante délégation de magistrats municipaux venus de la Haute-Vienne, de la Charente, de la Vienne, du Cher, de l'Indre-et-Loire non occupés, de la Corrèze, de la Creuse, de la Dordogne et de l'Indre, a été reçue par le Maréchal, à l'hôtel du Parc, avec le cérémonial traditionnel. C'est M. Freund Vallade, préfet régional de Limoges, qui a présenté au Maréchal la délégation en rappelant avec une émotion contenue que le culte de la Patrie est d'abord la fidélité :

Les magistrats municipaux que vous avez devant vous, Monsieur le Maréchal, a poursuivi le préfet régional, *ont médité cette vérité. C'est pourquoi ils sont fidèles à la France et à votre personne qui l'incarne. Leur tâche est lourde, certes, mais pour ne pas perdre courage, il leur suffit de songer à vous et à la tâche immense que vous assumez.*

Le Maréchal a répondu en faisant l'éloge de la fidélité car, dit-il, *quand on est fidèle, on comprend et on fait mieux bien des choses.*

Avant de regagner son cabinet de travail, le Maréchal remercie les maires d'être venus jusqu'à lui et leur dit : *Je voudrais voir tous les maires de France car leur conversation m'instruit. Vos visites, Messieurs, savez-vous à qui elles font le plus bien ? C'est à moi, car elles me réconfortent au milieu de toutes les responsabilités que j'assume.*

~

17 janvier. — La Fédération nationale des travailleurs du textile a réuni le 16 janvier sa commission permanente provisoire qui s'est occupée des salaires, de l'apprentissage et de la qualification professionnelle.

Après l'adoption du rapport financier, le comité a renouvelé sa confiance au bureau fédéral.

~

Poursuivant ses tournées de conférences à travers la France, sous l'égide du groupe « collaboration », le professeur Grimm a fait dimanche, à Saint-Etienne, sous la présidence de M. Boutemy, préfet de la Loire, un exposé sur les relations entre la France et l'Allemagne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après avoir rappelé qu'il avait toujours préconisé un rapprochement franco-allemand, l'orateur a affirmé son désir de voir un jour les deux grandes nations voisines vivre dans une atmosphère de paix et de parfaite entente.

Le professeur, en exprimant ses regrets que la conférence de Munich n'ait pas eu de lendemain, a exposé comment l'ordre nouveau constitué en Europe garantirait à la France la place à laquelle elle a droit :

En invitant les Français à participer à l'éducation de l'Europe nouvelle, dit-il, *nous ne leur demandons rien qui soit incompatible avec leur dignité nationale et leur honneur.* Et le professeur Grimm en terminant, a réaffirmé son désir qu'il n'y ait plus jamais de guerre entre la France et l'Allemagne.

~

19 janvier. — Dans la France meurtrie dont notamment les régions côtières et du Nord sont les objectifs des bombardiers des anciens alliés, la Croix-Rouge française poursuit sans relâche son œuvre magnifique de secours, d'aide matérielle et morale aux sinistrés victimes des bombardements aériens.

Elle a étendu sur tout le territoire français son organisation de sections d'automobiles sanitaires régionales.

Les jeunes Françaises qui se sont engagées volontairement à soulager pendant la durée du conflit les misères de leurs compatriotes mènent une existence que seules peuvent soutenir de hautes qualités morales et la foi en un idéal. A toute heure du jour et de la nuit, on a recours à elles, soit pour les « urgences », soit pour le transport des blessés, soit pour des missions telles que la conduite d'un malade d'une ville à une autre. Toujours prêtes, elles se rendent au premier appel.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Le dispersé.

O tempora, ô mores ! *A temps exceptionnels, habitudes nouvelles ! Le bombardement et ses menaces ont eu, entre autres conséquences imprévues, celle de donner naissance à un homme nouveau :* le dispersé.

Le dispersé est un être hybride, mâtiné de mari et de célibataire, mis dans l'obligation de vivre en même temps ce double état social, très satisfait d'être mari, sans être trop marri d'être célibataire. Il retourne à la vie de garçon six jours par semaine, quand il est mari hebdomadaire ; 12 heures sur 24, quand il n'est que mari journalier, selon que son rayon de dispersion dépasse ou non vingt kilomètres.

Le mari hebdomadaire est de beaucoup le plus nombreux ; c'est le prototype du dispersé.

Affranchi officiellement, du lundi au samedi, de la plus tendre des tutelles, il savoure sans l'extérioriser sa joie de ne plus sentir le mousqueton à son joli collier, et de s'ébattre librement sur l'asphalte. Il retrouve sans le moindre effort ce je ne sais quoi de laisser-aller et de bohème qui fut naguère sévèrement jugé, sinon par sa femme, du moins par belle-maman. Il sifflote au bureau le petit air entendu la veille au cinéma, galéjade au téléphone avec ses confrères en dispersion, s'enquérant des nouvelles de la chère exilée, dit un mot gentil à la demoiselle téléphoniste, un « merci, mon petit » à la dactylo, et ne se croit plus obligé de sonoriser d'une humeur massacrante le ton sérieux qu'il doit à sa fonction.

Il attend ainsi l'heure des repas en popote ou au restaurant.

La popote des dispersés est une institution toute nouvelle, née, elle aussi, du malheur des temps. Les bêps, « beaucoup peur », se dispersant à leur manière, ont pris la clef des champs. De rares fidèles ont suivi dans leur ermitage Madame et les enfants. Par extraordinaire l'un d'eux a consenti à rester avec Monsieur garder la maison. C'est alors, à son instigation et tout en s'en défendant parce que « beaucoup travail », que Monsieur, incité également par des dispersés moins favorisés, organise une popote pour le plus grand avantage de toutes les économies représentées, surtout de celle du bêp.

Le dispersé qui n'a ni bêp ni popote prend un air mélancolique qui dissimule mal son secret plaisir d'aller au restaurant. Là, les deux premiers jours, seul à sa table, savourant les hors-d'œuvres dont il est d'ordinaire sevré, il adresse un sourire complice à d'autres dispersés ; des tables se jumellent et chaque restaurant voit ainsi s'improviser des coins animés où fusent les propos les plus familiers aux pensionnaires de tables d'hôtes, en les hôtels de nos sous-préfectures. Au café, c'est la tournée des rhums et des curaçaos.

Fait notoire : oncques, depuis l'ère de dispersion, ne se fit plus effarante consommation de liqueurs et d'apéros. Les distillateurs quadruplent leur chiffre d'affaires. La « crise d'espérance » à laquelle se laissent aller les âmes mal trempées, va inéluctablement, cet été, se compliquer, par dispersion, d'une « crise de foie » généralisée ; la charité, elle, ne subissant aucune crise, puisque, bien ordonnée, elle commence par soi-même.

Le soir, les dispersés, en ordre compact, envahissent les cinémas. Ils jettent négligemment un coup d'œil furtif sur quelques fausses dispersées qui panachent la salle, mais vite et ostensiblement reprennent le plus vif intérêt aux choses de l'écran.

A la sortie, après un repunch sec ou un recuraçao à la terrasse encore ouverte, le dispersé regagne en pousse le lit conjugal affreusement vide. Il s'y étire en long et en travers en se demandant si, tout compte fait, tout seul, il n'y est pas mieux à l'aise ; dispersant ainsi son chagrin, il s'endort.

Le samedi, courbé sous le faix d'immenses cabas où s'entasse pêle-mêle la liste des commissions confiées le lundi par Madame, le dispersé se hisse dans le « car des maris », suivi ou précédé d'autres maris hebdomadaires, harassés comme lui d'un effarant tonnage.

Ainsi chargé de réserves de bouche et de tendresse, le dispersé s'en va en bringueballant par le delta, vers des hauteurs embuées de crachin où l'attend, le nez dans les fourrures et les pieds dans la braise, la nichée bien-aimée, qui a passé la semaine dans l'appréhension des dangers courus là-bas, dans la ville en alerte, par le cher papa, le « pauvre chéri », innocente victime de la méchanceté des temps.

L. P. A.

(ACTION, 19 janvier 1944.)

Arrosense municipale.

Il ne s'agit pas de ces machines perfectionnées, inventions du monde moderne, de ces gros camions rouges, réservoirs sur roues, qui se promènent à tra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vers les rues de Hanoi, faisant gicler des deux côtés du capot, comme par des ouïes, d'impeccables jets d'eau en éventail.

L'arroseuse municipale que l'on « chante » ici est un produit essentiellement local, une humble femme qui va, à longueur de journées, arrosant, arrosant, arrosant... la route du Lach-tray.

Dès l'aube sa robuste silhouette se profile dans la brume : pantalon roulé sur les genoux vigoureux, courte veste et chapeau cônique coiffant le fichu noir noué sous le menton.

En cadence, d'un mouvement régulier et toujours, le même, elle balance l'arrosoir qu'elle tient à deux mains et qui verse sur la route une légère pluie d'argent. Lentement, elle progresse, en zigzag, tandis qu'une « collègue », toute pareille, lui apporte des touques d'eau qu'elle puise au fur et à mesure des rizières inondées ; parfois, l'une des deux se repose, assise un instant sur le fléau étroit qui sert à transporter les touques ; au soleil levant, l'eau fraîchement versée brille sur la route qui bientôt la boira.

Le matin, la femme s'en va vers le Lach-tray, arrosant, arrosant, arrosant... tandis que, de la brume jalonnée par les arbres de la route, semble sortir la théorie des paysans, des pousses et des charrettes qui monte vers la ville ; tout autour s'étendent les champs dont les contours vagues émergent à peine du brouillard ; un parfum de verdure se mêle à l'odeur de la route mouillée.

Le soir, elle revient vers Hangkênh, arrosant, arrosant, arrosant... la poussière qui, malgré tout, s'est formée pendant la journée et qui vole, rose, au soleil couchant.

Travail fastidieux peut-être mais probablement heureux car il se fait à loisir et sa monotonie laisse à l'esprit toute liberté.

Mais à quoi songe celle qui l'accomplit ?...

En tous cas elle chique, car, de temps en temps, on la voit s'arrêter pour cracher et, d'un seul jet, projeter sa salive épaissie de bétel, qui s'écrase sur la route en étoile sanglante.

H. A.

(COURRIER D'HAIPHONG, 19 janvier.)

Allo, Allo... ici radio... partout.

Comme j'arrivais l'autre soir chez un ami, quelques mesures d'une marche militaire, telle une bouffée sonore, me jaillirent littéralement au visage ; l'instant d'après, le plus langoureux des Tino Rossi affirmait : « J'ai tant d'amour pour toi... »

Mais des sifflements aigus coupèrent net ces protestations comme j'entrais au salon sans que personne ait entendu mon coup de sonnette ou le bruit de mes pas.

Et je trouvais mon ami qui, précairement assis sur le bord d'une chaise devant son poste de radio, manipulait à deux mains les boutons tandis que l'appareil emplissait la maison de hurlements en mineur.

Sans lâcher les « commandes », l'œil fixe et la mine excitée, il me cria en guise de bonjour : « Vous allez voir si ça marche depuis que je l'ai fait réparer ; on me l'a rapporté hier soir ; il y avait une lampe de... » le reste se perdit dans les déclarations aussi nasillardes qu'incompréhensibles qui sortaient de sa machine...

« Ça doit être Manille ! » vociféra mon ami dont la voix arrivait tout juste à dominer celle du speaker inconnu, »... ou bien Rome !... N'est-ce pas que c'est net ; mais vous allez voir bien mieux... »

Un imperceptible coup de pouce au bouton de droite suffit à faire entrer dans la pièce une formidable fanfare wagnérienne et, comme à ce moment, un brusque courant d'air fil battre les portes de la véranda, on eut réellement l'impression que toutes les Walkyries se précipitaient à nos trousses.

Mon ami me cria quelque chose que je ne compris pas (peut-être bien « Prenez garde ! ») mais, sans transition, l'appareil se mit à égrener un chapelet de Morse.

Je n'étais pas encore remise de mes émotions que, jubilant, il enchaînait : « Tiens, pour vous qui aimez le classique, on va « attraper » Berlin. « Ils » donnent le Mozart à merveille !... » Mais en fait de merveille les sons qui sortaient à chaque tour du bouton étaient tels qu'on aurait dit que Gargantua lui-même s'était caché dans la boîte pour s'y gargariser.

Après quelques minutes cependant s'élevèrent les ritournelles d'une Sonate, de Mozart, en effet qui par contraste semblaient encore plus légères, spirituelles, élégantes ; et je me laissais aller dans un fauteuil, suivant le rythme avec l'irrésistible balancement du corps caractéristique des mélomanes.

Mais la trêve fut de courte durée car mon ami, impatient de me démontrer que son poste marchait à la perfection me proposa Radio-Shanghai et sans attendre se remit à manipuler les boutons ; le « voyage » n'allait décidément pas tout seul : rugissements, sifflements, coups de sirène et cris de colère, borborygmes, protestations véhémentes et plaintes d'agonie, mots saisis au vol, bribes de mélodie, puis tout d'un coup une voix calme et monotone discourant à Shanghai sur un thème économique... Mon ami ne fut pas long à déclarer que cela n'était « pas intéressant » et, les doigts crispés sur les boutons retourna explorer le monde.

Ironie du hasard, Barcelone lui répondit par un autre discours au moins aussi calme, et aussi sur un sujet économique. « Pas de chance !... Mais vous allez voir !... »

Man ami s'excusait presque, gêné et peiné que son « poulain » réponde aussi mal à ses espérances. Exactement comme les parents du gosse qu'on veut faire briller : « Allons Toto, récite ta fable à la dame », et qui reste bouche bée.

« Allo, allo... ici Radio... » mystère... Une manœuvre maladroite renvoya au néant les ondes de ce poste inconnu qui s'adressait à nous avec tant de conviction.

« Quel dommage, il avait l'air vraiment bon celui-là... »

Et de plus belle mon ami recommença à manipuler ses boutons en m'expliquant, au milieu d'une cacophonie sans nom pourquoi son poste était « une merveille ».

Puis s'éleva tout d'un coup la phrase pure d'une mélodie qui nous surprit tous deux : « Tiens, encore du classique ! On dirait du Haendel... » Moi, je prétendais que c'était du Bach et nous ne fûmes pas longs à nous échauffer, chacun démontrant à l'autre pourquoi c'était respectivement du Haendel et du Bach.

C'est ainsi que nous arrivâmes à écouter presque dix minutes sans tourner le moindre bouton, ô miracle ! et les accords de la fin nous trouvèrent, anxieux, comme deux parieurs aux Courses.

D'un même élan, nous nous étions rapprochés du poste nous assurant mutuellement que « nous allions voir », mais voici que, à la dernière seconde, un malencontreux fading vint étouffer la voix de la speakerine qui put tout juste nous confier : « Vous venez d'entendre le... » si bien que chacun de nous resta sur ses positions et que nous ne saurons jamais si ce fut Haendel ou Bach... ou même quelqu'un d'autre après tout !

Afin de chasser l'impression pénible de celui qui tâtonne au hasard dans l'obscurité mon ami ressaisit ses boutons et quelque peu désorienté me demandait quelle station j'aimerais entendre quand une voix de stentor nous hurla en pleine face un.

« Je t'ai donné mon cœur... »

si retentissant que mon ami en retomba assis sur sa chaise et que les vitres vibrèrent à se briser.

C'en était trop ; d'un geste brusque il coupa le courant et pendant un instant nous restâmes comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hébétés par ce retour au calme, littéralement « assourdis » par le silence... Mais au moment où j'allais prendre congé il retrouva tout son enthousiasme pour m'adjurer de revenir le lendemain : « Vous verrez si ça marche ! Ce soir ça n'allait pas, je n'y comprends rien, mais si vous aviez entendu ça hier soir ! C'était réellement merveilleux. »

H. A.

(COURRIER D'HAIPHONG, 21 janvier.)

LA VIE INDOCHINOISE

Retour à Hanoi de l'Amiral Decoux et du Général Mordant.

Le Gouverneur Général, venant de Saigon, est arrivé le 18 janvier à Hanoi, accompagné de M. Jean Cousin, Secrétaire Général, et des membres de son Cabinet.

— Après une tournée d'inspection dans le Sud, effectuée par le Mékong et la côte d'Annam, le général de Corps d'Armée Mordant, Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, est également rentré à Hanoi le 19 janvier.

Leur gratitude.

Dans la journée du 19 janvier, l'aviation sino-américaine a attaqué la ville de Moncay, tuant 7 Indochinois et en blessant 6. Les dégâts matériels sont peu importants.

On rappelle à cette occasion qu'au mois de novembre dernier, le choléra menaçant les régions chinoises voisines de Moncay, les autorités locales approchèrent les autorités françaises de la frontière, pour solliciter l'envoi urgent de vaccin anticholérique. Fidèle au sentiment d'humanité qui a toujours défini l'attitude de la France en Extrême-Orient, l'Indochine accéda aussitôt à cette demande. Elle prit même soin d'envoyer un avion sanitaire jusqu'à Moncay pour livrer plus rapidement les doses de vaccin qu'elle avait décidé de remettre gratuitement à ses voisins.

Les avions de guerre américains ont répondu à l'avion sanitaire français, leurs projectiles aux ampoules de l'Institut Pasteur ; 13 victimes répondent chez nous aux milliers de vies humaines que nous avons sauvées de l'autre côté de la frontière.

L'arrivée du Tour cycliste d'Indochine à Saigon.

L'arrivée du Tour cycliste d'Indochine a eu lieu à Saigon devant le Gouverneur de la Cochinchine et au milieu des acclamations de spectateurs innombrables.

Ce deuxième Tour a été couru à la moyenne magnifique de 29 km. 700.

CLASSEMENT GÉNÉRAL FINAL.

1er Michon, 84 h. 00' 32" ;
2e Thân, 84 h. 01' 23" ;
3e Marinenchi, 84 h. 02' 31" ;
4e Tiêu, 84 h. 05' 09" ;
5e Ottomani, 84 h. 08' 14" ;
6e Goussaud, 84 h. 31' 32" ;
7e Rouger, 84 h. 32' 36" ;
8e ex-æquo Lher, 84 h. 49' 29" ;
Thêu, 84 h. 49' 29" ;
10e Luu-Quân, 84 h. 59' 42" ;

Long, Fourcade, Nhut, Hai, Lau, Nhuong, Meunier, Be, Yem, Phoem, Loc, Bay, Yên, Moi, Tao, Delage, Tran-Than, Phan-Be, Diêu, Tong, Mui, Tue, Linh, Te, Vi, Tan, Noilou, Toàn, Ut, Thon.

CLASSEMENT FINAL PAR ÉQUIPE.

1re Militaire, 421 h. 15' 25" ;
2e Cochinchine, 428 h. 02' 25" ;
3e Cambodge, 430 h. 06' 51" ;
4e Tonkin, 430 h. 55' 53" ;
5e Annam, 439 h. 28' 48".

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Philippe, Patrick, fils de M. et de Mme **Slioussarenko** (15 janvier 1944) ;

Charles **Nguyên-huy-Lai**, frère de Marie-José **Minh-Nga** et Geneviève **Minh-Tu** (17 janvier 1944) ;

Danielle, Iosyane, fille de M. et de Mme **Frédal**, (18 janvier 1944) ;

Bernard, fils de M. et de Mme **Chanson** (18 janvier 1944) ;

Georgette, fille de M. et de Mme **Husiaux** (19 janvier 1944).

COCHINCHINE

Rémy, Pierre, fils de M. et de Mme **Gressier** (3 janvier 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Antoine **Vidal de La Blache** avec Mlle Suzanne **Dordor** ;

M. Antoine **Calaudi** avec Mlle Thérèse **Scour**.

COCHINCHINE

M. Armand **Grebot** avec Mlle Ginette **Jacques**.

M. **Huynh-thiên-Kim** avec Mlle **Lu-thi-Hai-Dang**.

MARIAGES.

TONKIN

M. **Nguyên-thê-Mui** avec Mlle **Vuong-thi-Nghia** (19 janvier 1944) ;

M. **Nguyên-huu-Lam** avec Mlle **Nguyên-thi-Nhung**.

COCHINCHINE

M. Eugène **Handtschoewercker** avec Mlle Jeanne **Lambarre**.

DÉCÈS.

TONKIN

M. Nicolas **Szyerak** (17 janvier 1944) ;

M. **Hoang-khac-Huan** (15 janvier 1944) ;

M. **Dang-van-Thong** (20 janvier 1944).

COCHINCHINE

M. Charles **Christian** (10 janvier 1944) ;

Mme **Nguyên-van-Van**, née Chau-thi-Dung (8 janvier 1944) ;

M. Yves **Tual** (9 janvier 1944).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES LIVRES

MON CHALET DE REPOS

par M. JEAN
Inspecteur des D. & R.

Au moment où le Gouvernement général de l'Indochine consent aux fonctionnaires, employés et salariés, des prêts pour bâtir, l'ouvrage de M. L. Jean sera accueilli avec satisfaction par tous ceux que cette question intéresse.

Ce livre est un guide élémentaire de construction adapté aux difficultés de l'heure présente. Il fait la preuve qu'on peut encore bâtir, et bâtir à un prix raisonnable en Indochine.

Il comporte plus de 40 plans et dessins, accompagnés d'avant-métrés et devis estimatifs.

Il rendra d'importants services non seulement aux particuliers désireux de faire construire, mais encore aux Administrations qui font des travaux en régies, telles que les Douanes, la Garde Indochinoise, les Forêts, etc., etc.

Mon Chalet de repos est en vente dans toutes les grandes librairies de l'Union.

(Dépôt général : Imprimerie de Qui-nhon.)

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **J. C..., Cochinchine.** — La Revue a bien reçu vos vœux de longévité, dont elle vous remercie, encore que, voyant chaque jour s'amenuiser les stocks de papiers et de produits chimiques, nous tremblons de ne pouvoir la faire vivre aussi longtemps que Mathusalem.

Nous sommes heureux d'avoir reçu vos poésies bilingues et votre prose qui cependant ne correspondent pas exactement au cadre de la Revue. Nous le regrettons et sommes à votre disposition pour vous renvoyer vos documents si vous nous donnez votre adresse.

~ **D. R..., Thai-binh.** — Quelques cartes viennent effectivement d'arriver de France, datées de 1942. C'est ce que l'on nomme le « progrès des communications » placé sous « le signe de la vitesse » caractéristique des temps modernes. Songez pour vous consoler que Marco Polo mit vingt ans et quelque pour faire le voyage aller et retour Venise-Extrême-Orient.

~ **H.C..., à Saigon.** — Vous nous dites, non sans reproche, que notre revue n'intéresse que les gens sérieux.

Nous vous répondons, non sans franchise, qu'il n'y a que les gens sérieux qui nous intéressent.

Et nous soumettons cette réponse aux amateurs de sentences parallèles.

~ **Abonné 23, à Hué.** — Vous n'êtes pas satisfait « pleinement » des reproductions de photographies de notre numéro du Têt. Vous regrettez la belle couleur bleu foncé des photographies de Doson, publiées dans le numéro précédent.

Nous aussi, cher lecteur, mais la couleur des photos résulte d'un mélange qui ne peut être fait qu'hebdomadairement, grâce à la débrouillardise étonnante de notre imprimeur.

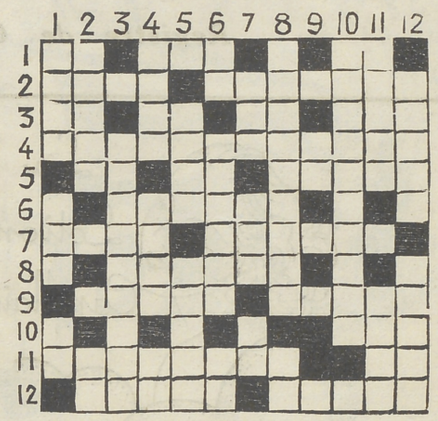
Imaginez que nous ne savons même pas, lorsqu'un numéro est sorti, si nous pourrons tirer le suivant.

Alors vous comprenez que nous ne pouvons répondre de sa couleur.

MOTS CROISÉS N° 143

Horizontalement.

1. — Affirmation italienne — Loranthacée — Préfixe.
2. — Partie essentielle du nom d'un philanthrope — Tables de fonte.
3. — Deux fois la même voyelle — Préfixe — Au monde — Consentement.
4. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
5. — Diphtongue — Dix-septième lettre de l'alphabet celtique — Frottée d'huile.
6. — Oiseau sauvage.
7. — Général espagnol — Etoffes.
8. — Plongée dans l'eau.
9. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département — Dispute.
10. — Garçon d'écurie.
11. — Roi, frère d'empereur — Lettre grecque.
12. — Enregistre des paroles — Faillit être tué par son père.



Verticalement.

1. — Chef-lieu de canton, siège d'évêché — Nourrit le genre humain — Oui du Midi.
2. — Dégagé des estomacs chargés — Monnaie.
3. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
4. — Oiseau usurpateur — Conventionnel — Pronom.
5. — Premier mot d'un nom en deux mots, qui désigne un mets national anglais — Sous-préfecture.
6. — Préfixe — Exhortation au travail ! — Symbole chimique.
7. — Oiseau grimpeur — Escrimeur mystérieux — Injonction.
8. — Qui vient d'un pape — Terminaison de mots italiens.
9. — Rire ou larmes.
10. — Chef-lieu de canton le plus peuplé de son département.
11. — Quitta ce monde — Femme de la Bible.
12. — Répandre — Fertile en vins.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 142

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	A	S	I	N	■	P	O	N	A	N	T
2	■	P	O	R	E	■	A	R	U	M	■	■
3	S	E	D	I	M	E	N	T	A	I	R	E
4	E	R	A	T	E	R	■	O	G	N	O	N
5	■	I	■	I	E	■	B	L	E	T	T	E
6	A	T	Y	S	■	G	O	A	■	A	■	I
7	■	I	O	■	L	E	R	N	E	■	I	D
8	■	F	L	I	A	■	T	I	S	O	N	N	E
9	■	■	E	S	T	A	S	■	N	O	N	■

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



La Lotion Capillaire

LLAURENSY

contre la chute des cheveux

VENTE EN GROS

2, Rue Garcerie — SAIGON

Magasin Chaffanjon — HANOI

Mesdames, n'oubliez aucune des 5 Crèmes

Tanagra

auxiliaires infaillibles de votre beauté :

TANAGRA-MYSTÈRE, Crème anti-rides aux Hormones.
TANAGRA-ECUME, Crème démaquillante.
TANAGRA-NEIGE, Crème de jour pour peaux normale, grasse et sèche.
TANAGRA-MOUSSE, Crème de Nuit.

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

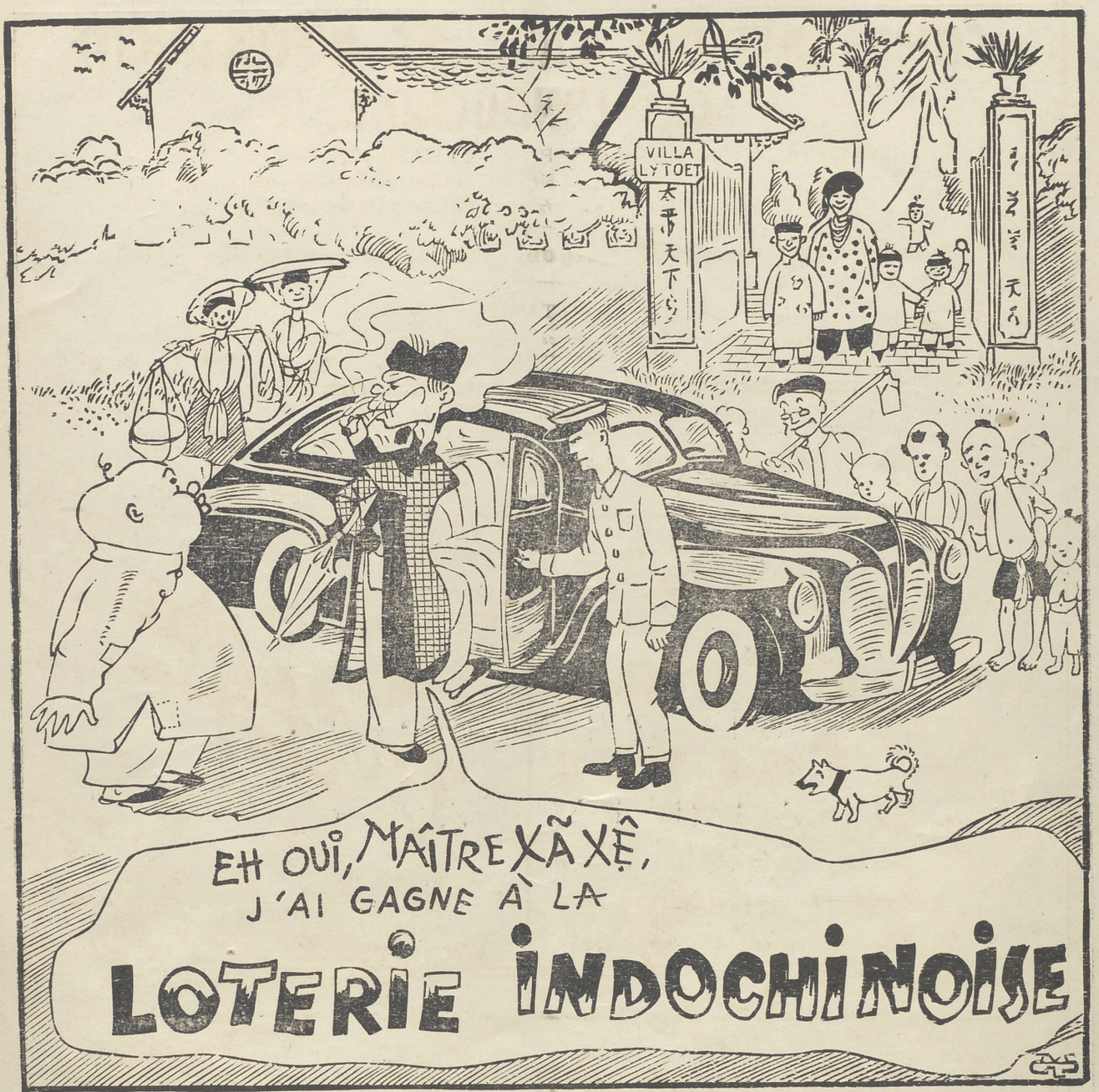
La Table des matières de la Revue est parue

Cette table contient 120 pages et est éditée pour la première fois depuis la parution de la Revue ; elle embrasse deux ans et demi de publication, du 1er septembre 1940 à fin 1942. Elle est divisée en table par noms d'auteurs, table par matières et table des illustrations.

Elle sera envoyée à tout lecteur ou abonné qui en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 1 $ 60 et elle est en vente au prix de 1 $ 50 chez les dépositaires :

Librairie TAUPIN et à l'IDEO, Hanoi ;
Librairie LE THANH TUAN à Hué ;
Librairies PORTAIL et ARDIN à Saigon ;
Librairie PORTAIL à Phnompenh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, B^d^ *Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & C^IE
8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI
TÉL. N^os 147-148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques